

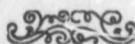
ANNALES
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES
PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

NOUVELLE SERIE

QUATRE-VINGT-SIXIÈME NUMÉRO

JUIN 1905



MONTREAL

ARBOUR & DUPONT, imprimeurs, 419 et 421, rue Saint Paul

1905

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

Archevêché de Montréal, 25 mai 1905.

NO

I

District de

REV.

A S

L. J. C.

et

M. I.

Monse



OMME

Granc

annon

l'abju

NOUVELLE MISSION

DU

LAC-LACROIX

SUR LA RIVIERE NELSON

District de Keewatin, dans le Nord-Ouest Canadien

LETTRE

DU

REV. PERE BONALD, O. M. I.

A SA GRANDEUR MGR LANGEVIN

Archevêque de Saint-Boniface

L. J. C.

et

M. I.

Janvier 1905.

Monseigneur et bien aimé Père,



OMME post-scriptum au rapport que j'envoie à Votre Grandeur sous un autre pli, j'ai la joie de vous annoncer que cette semaine je viens de recevoir l'abjuration de deux autres familles.

Voici dans quelles circonstances :

Une petite fille de deux ans, adorée de ses parents protestants, après un simulacre de baptême par le ministre, nous avait été donnée pour en faire une catholique. Cette enfant est morte de la rougeole. Trois jours après, le mari vint me dire : Ma femme et moi nous voulons être catholiques, tu vas nous instruire et nous rebaptiser le plus tôt possible, nous voulons suivre notre enfant.

Un autre protestant de la réserve, peut-être le meilleur fidèle du ministre, en tout cas un très honnête homme qui a fréquenté notre chapelle du bord, puis nous a donné ses petits enfants, m'appela l'autre jour que je revenais de bénir les restes de son neveu, qui venait de mourir subitement après une heure de convulsion.

Mon Père, me dit-il, il y a longtemps que je désirais être catholique ; j'y ai assez réfléchi maintenant ; tu as enterré ma mère, un de mes enfants, tu vas enterrer mon neveu, je veux être catholique. La femme, assise auprès de son mari, me dit : Moi aussi je veux être catholique. J'attendais que mon mari se décide.

Hier, j'ai été les confesser et les rebaptiser sous condition, tous les deux à domicile ; car le mari est malade au lit, et il est difficile de marcher sur la glace vive.

La plus grande fille d'un des conseillers de la réserve m'avait souvent dit qu'elle voudrait bien être catholique. Demande-le à ton père, lui avais-je dit. Mais la crainte d'un refus l'arrêtait depuis longtemps. L'autre jour, profitant de la visite de son père à la maison, elle lui dit à brûle-pourpoint en ma présence : Papa, je voudrais bien être catholique, laissez-donc moi demander au Père de me rebaptiser. Ma fille, lui répondit le conseiller, je savais que tu voulais être catholique mais j'attendais que tu me le demandes ; va, ma fille, je te donne la permission, sois catholique et reste toujours sage. Je viendrai avec ta mère et tes frères assister à ton abjuration.

Diman
ment ce b
chantèren
un très g
Un Car
l'école de
Comme
que le bap
grosse bit
les familles
Testament
autres à ses
rebaptizer
validement,
ne croyait l
cérémonie j
enviant san
sensation.
Les fanati
avait appelé
pable condes
l'excluait à j
Un de ceux
ces anathème
cérémonie qu
à la veille de
me dit-il, je v
dans mon coeu
défunt fils de
dit qu'il voulai
attends encore.
Après lui av
venir à nous pc
de devenir cath
divine.

Dimanche dernier, après la grand'messe, on fit solennellement ce baptême. Les fidèles, accompagnés de l'harmonium, chantèrent le cantique habituel et la chapelle était comble, un très grand nombre de protestants assistaient.

Un Canadien-français servait de parrain et une fille de l'école de Saint-Boniface, de marraine.

Comme tout le monde savait que le ministre avait affirmé que le baptême n'était pas nécessaire au salut, je pris la grosse bible protestante lue si souvent au temple et dans les familles méthodistes de l'endroit. J'y lus dans le Nouveau Testament les paroles de Notre-Seigneur à Nicodème, et les autres à ses apôtres, et j'ajoutai : Voilà pourquoi nous allons *rebaptizer* cette fille. Probablement elle n'a pas été baptisée valablement, puisque celui qui l'avait baptisée jadis, lui aussi, ne croyait pas donner un sacrement nécessaire. Pendant la cérémonie j'entrevis la mère pleurant à chaudes larmes, enviant sans doute le bonheur de sa fille. Ce baptême fit sensation.

Les fanatiques de l'endroit et le ministre lui-même, qui avait appelé chez lui le conseiller, lui dirent que sa coupable condescendance pour avoir laissé rebaptiser sa fille l'excluait à jamais du ciel.

Un de ceux qui jadis riaient de nous, ne partageait pas ces anathèmes ; mais, au contraire, profondément ému de la cérémonie qu'il venait de voir, il vint me trouver, hier soir, à la veille de son départ pour aller *trapper* : " Mon Père, me dit-il, je viens te dire une chose : je sens le ver rongeur dans mon cœur. Je ne puis oublier d'avoir empêché mon défunt fils de se faire catholique. Combien de fois il m'avait dit qu'il voulait venir à vous, et je lui disais : Ne vas pas, attends encore. Et il est mort. "

Après lui avoir reproché d'avoir empêché son fils de venir à nous pour son salut, je lui fis espérer que son désir de devenir catholique aura été ratifié par la miséricorde divine.

J'espère que ce mouvement général vers nous va se prolonger encore et nous amener d'autres âmes. J'avais écrit à notre protectrice du Carmel de redoubler ses instances auprès de Dieu pour achever de convertir ce peuple.

Je n'ai pas voulu laisser partir ce courrier sans vous envoyer ces bonnes nouvelles.

Je suis, Monseigneur,

De Votre Grandeur,

Le très humble serviteur,

E. BONALD, O. M. I.

P. S. — Hier, pendant que je visitais des malades de la réserve, un protestant qui était venu aussi en visite annonça que le ministre allait partir pour Oxford House, son ancien poste, mais pour revenir.

Une protestante qui se trouvait là dit aussitôt : " Qu'il parte ! qu'il parte ! on n'a pas besoin de lui. Le prêtre catholique suffira à tous ".

Un protestant qui venait ici en visite l'autre jour nous raconta qu'il avait rencontré sur son chemin un gentleman écossais presbytérien : " Où vas-tu ? " lui fut-il dit. " — Je vais voir les prêtres catholiques ". — " Très bien ! c'est là que tu entendras la vérité ".

Monseigneur et bien aimé Père,

J'adresse à Votre Grandeur un rapport détaillé sur cette mission nouvelle du Keewatin, la plus reculée de votre immense diocèse. Elle a été fondée d'après vos désirs et sous vos auspices, et votre humble serviteur et missionnaire sait combien vous l'avez aidé et par vos encouragements et par vos aumônes.

Le temps des conversions en masse est passé ; il y a

ce
le
sou
I
l'er
vér
céré
L
sœu
V
faits
Il
résid
blanc
missi
tré l
encha
M. Ja
agent
de Ré
L'in
ressen
ports
les enf
de foli
qui pe
Le r
aimabl
parut à
il y ren
ceux do
En s
nos néo
fille bien
sent bien

pendant encore beaucoup d'hérétiques à convertir. Mais le démon et ses suppôts y mettent des obstacles que nous souhaitons de voir disparaître au plus tôt.

La guerre s'accroît de plus en plus entre la vérité et l'erreur. Les sauvages qui ont l'esprit droit sentent la vérité de notre Eglise et ils le montrent en fréquentant nos cérémonies.

Le jour où nous aurons un pensionnat et de bonnes sœurs, beaucoup de ceux qui hésitent se décideront.

Voici, maintenant ce qu'il y a de plus saillant dans les faits qui se sont passés depuis le printemps dernier.

Il y a eu changement de ministre. Le pur Indien qui résidait ici depuis plusieurs années a été remplacé par un blanc ci-devant ministre à Oxford House. Celui-ci a reçu mission de rebâtir le temple méthodiste. Je l'ai rencontré le jour du traité et plusieurs fois depuis, toujours enchanté de ses bonnes manières. A cette époque du traité, M. Jackson, inspecteur des réserves, nous présenta le nouvel agent, M. Guilmore, ex-ministre méthodiste, venu de l'école de Regina.

L'inspecteur ne nous ménagea pas ses observations, qui ressemblaient beaucoup à des objections. Sur des faux rapports de nos ennemis il me dit : On vous accuse de baptiser les enfants des sauvages malgré leurs parents. Quelle dose de folie ou quel fond de malice ne faut-il pas à des gens qui peuvent dire cela d'un prêtre catholique.

Le nouvel agent, fut très réservé, très correct, presque aimable. Avec lui, pour la première fois, la police montée parut à Cross Lake. Comme le capitaine était juge de paix, il y rendit des sentences qui rendront sages et prudents ceux dont on avait à se plaindre.

En septembre, j'ai noté la bonne impression que fit sur nos néophytes la nouvelle de la conversion d'une jeune fille bien élevée, à Winnipeg, dont tous nos Indiens connaissent bien le père, un gentilhomme écossais. Dans le courant

du même mois, nous reçûmes à la mission la visite d'un ministre anglican, accompagné d'un gentleman de Winnipeg, et de notre ministre, avec sa femme. Ils demandèrent à voir notre église. Je ne sais quelle impression fit sur un méthodiste la vue de nos statues religieuses. L'arrivée et l'installation de ces statues ont fait époque dans notre chère mission. Un de nos insignes bienfaiteurs, malgré sa pauvreté, et après de terribles épreuves, nous fit ce présent dont nous ne saurons jamais assez le remercier. Notre chapelle était grande, belle, avec des grisailles ; mais toute nue. Or, un soir, en déballant des caisses, nous y découvrîmes une belle statue du Sacré-Cœur, la sainte Vierge, saint Joseph, sainte Anne, l'Ange Gardien. Vous le croirez bien, je versais des larmes de joie, de remerciements, *quid retribuam*. Je n'en dormis pas la nuit suivante.

Quel secours pour parler au cœur de nos chrétiens, nouveaux catholiques ! quelles pensées du ciel cette vue va leur donner ! En effet tout le monde courut à notre chapelle, les protestants comme les catholiques, les blancs comme les sauvages. Au centre de ces belles statues, l'autel, le tabernacle où réside Notre-Seigneur.

Le dimanche suivant, devant un auditoire plus nombreux que jamais, je tâchai de faire comprendre à nos gens l'importance de l'invocation des saints, sans oublier de leur faire remarquer que quoique ces statues fussent bien belles et ornassent si bien notre chapelle, il y avait là dans l'église quelqu'un de supérieur à tout cela, quoique invisible. C'est ainsi que nous habituons nos pauvres nouveaux catholiques aux vérités de notre sainte foi.

Vers la fin de septembre et au commencement d'octobre, la grippe visita encore notre population ; votre humble serviteur n'en fut pas plus épargné que les autres. A la grippe succéda subitement la rougeole. Cette maladie a fait jusqu'à ce jour douze victimes. Quoique les enfants en bas âge n'aient pas besoin de prêtre, ce serait

peiner et scandaliser nos sauvages que de ne pas aller les voir surtout dans le voisinage. En pareille occasion je n'ai pas d'autre pratique que celle de lire sur l'enfant l'oraison du rituel *pro puero infirmo*. On dit aussi aux parents les précautions à prendre pour éviter les refroidissements. Nos chrétiens qui aiment tant leurs enfants avaient beaucoup recours à la prière.

Le dimanche, matin et soir, on priait publiquement, spécialement pour les malades. Le bon Dieu nous a certainement protégés en cette circonstance ; sur douze décès nous n'avons eu que deux petits enfants morts.

Les sauvages venaient chercher le prêtre pour voir leurs enfants et le ramenaient à la mission. A cette occasion, nous avons eu le bonheur de recevoir quatre protestants dans la sainte et véritable Eglise.

Un dimanche, une femme demande à me parler après la messe : " Mon Père, me dit-elle, ma fille malade te demande, elle veut être catholique ; c'est d'elle-même, personne ne l'a conseillée ".

C'était une jeune fille de 14 ans, revenue dernièrement de l'école méthodiste de Brandon. Prédisposée d'abord à la maladie, un froid l'avait rendue bien mal. Trois semaines auparavant, elle était entrée pour la première fois dans notre église et y avait assisté à la messe ainsi qu'à la cérémonie du soir. Subitement elle devenait catholique de désir. Ayant peur de mourir avant d'avoir abjuré l'erreur, elle me faisait demander. Je l'instruisis et la rebaptisai à domicile.

Un bon protestant de la réserve envoya son vieux père me chercher pour admettre sa fille aînée dans notre religion, une fillette âgée de sept ans, malade. " Para, disait-elle sans cesse, demande le Père, il va me baptiser, je serai mieux. Ou bien, si je meurs, j'irai trouver au ciel ma petite sœur catholique ". Et le père de l'enfant ne put résister.

Je rebaptisai sous condition la petite Mathilde ; elle est guérie et c'est la mère protestante encore qui lui fait faire

le signe de la croix, joindre ses mains et réciter sa prière catholique de tous les jours.

Un conseiller de la réserve, malgré ses craintes puériles de déplaire au gouvernement s'il laissait ses enfants devenir catholiques, vint me dire un jour : " Mon Père, je vais perdre mon enfant, je le crains, viens donc la voir, elle parle toujours de toi ". Le lendemain, je me rendis chez la petite malade.

Angélique, âgée de neuf ans, allait mourir des suites de la rougeole ; elle tenait dans ses mains de squelette une petite médaille que sa sœur protestante lui avait donnée. Je lui dis tout bas : Tu vas dire tous les jours et plusieurs fois par jour, *Sainte Marie, priez pour moi*. Et elle le fit. J'avais envie de la rebaptiser, mais je redoutais le refus du père. En partant après avoir fait notre prière catholique près de la malade comme me l'avait demandé le père, je dis aux parents : votre enfant est très mal, mais il y a encore un peu d'espoir. Je vous demande une faveur pour moi, et pour votre enfant. Si elle va plus mal dites-le moi et je viendrai. J'y tiens beaucoup. Cela dit, je regagnai le rivage et prit place dans mon esquif. Tout-à-coup, la mère de famille vint crier à mes hommes : Que le Père revienne ici quelques instants ! Je remontai la côte. Rentré dans la maison pleine de monde, le père me prit à l'écart et me dit ceci : Il faut que je te le dise : ma petite fille ne veut pas de notre bible, ni de notre prière. Elle ne veut avoir entre ses mains d'autre livre que le tien avec sa médaille, et dit toujours la petite prière que tu lui as enseignée, baptise-la donc, qu'elle vive ou qu'elle meure. Je te la confie. A dimanche prochain me dit-il. Au milieu de la semaine, il vint me dire : J'ai peur que ma fille meure avant dimanche, viens la rebaptiser de suite. J'allai. Le gros vent nous était contraire. Un protestant me prêta son canot, je ramai à force de rames avec un autre protestant et nous arrivons chez le conseiller de la réserve.

Angélique a
lée par sa mèr
voisins étaient
une chaise. Je
condition, apr
tion.

Cette cérémo
sité des protest

Le père, assis
dait attentivem
m'avait parlé u
sur ce sacremen

Je finis la cé
un cantique de

Mais le démo
ministre à soulev
disait-il, profita
tise les enfants
suivant, le mini
à ce fanatique in
rien n'y fit.

Dans le coura
vient m'offrir de
les a bénis même
qui ait été éparg

Le dernier tra
ministre. C'était
en septembre dern
aux faux rapports
et, ce faisant, on v
celui que nous de
tresse d'école et lu
à la nécessité du b
à leur dire qu'ils
nous rebaptisons s

Angélique avait été à l'avance bien lavée, peignée, habillée par sa mère pour la circonstance solennelle. Tous les voisins étaient venus assister à la cérémonie. On la mit sur une chaise. Je la confessai et lui conférai le baptême sous condition, après quoi je lui administrai l'Extrême-Onction.

Cette cérémonie plus que toute les autres attira la curiosité des protestants.

Le père, assis sur son lit au coin de l'appartement, regardait attentivement les onctions faites à son enfant. Il m'avait parlé un jour chez moi des paroles de saint Jacques, sur ce sacrement, comme il l'avait lu dans son testament.

Je finis la cérémonie par l'action de grâces traduite dans un cantique de la langue crise.

Mais le démon furieux a bientôt poussé un catéchiste du ministre à soulever les méthodistes contre moi. Ce prêtre disait-il, profitant de la maladie, trouble les familles et baptise les enfants malades malgré les parents. Le dimanche suivant, le ministre qui ne parle pas cris, donna la parole à ce fanatique indien (condamné jadis pour bigamie), mais rien n'y fit.

Dans le courant de la semaine, une famille protestante vient m'offrir de baptiser leur nouveau-né. Le bon Dieu les a bénis même ici-bas, puisque ce bébé est presque le seul qui ait été épargné par la maladie.

Le dernier trait que j'ai à signaler, c'est notre visite au ministre. C'était pour lui rendre celle qu'il nous avait faite en septembre dernier. Je dus faire allusion aux mensonges et aux faux rapports de son catéchiste dont j'ai parlé ci-dessus ; et, ce faisant, on vint naturellement à parler du baptême, de celui que nous donnons sous condition. Sa femme, sa maîtresse d'école et lui nous avouèrent qu'ils ne croyaient pas à la nécessité du baptême pour le salut, ce qui nous autorisa à leur dire qu'ils ne devaient pas être surpris de ce que nous rebaptisons sous condition ceux des leurs qui venaient

à nous, puisque les ministres méthodistes en baptisant ne croient pas donner un sacrement nécessaire au salut. Le R. P. Perreault qui parle bien anglais le leur a dit parfaitement bien et clairement. On se quitta quand même bons amis.

Je viens de nommer le P. Perreault. Vous savez que l'obéissance nous l'a envoyé ici, et je dois dire que cet excellent Père nous a rendu mille services au temporel et au spirituel. Habile à toute sorte de travaux, il a rendu notre maison chaude, il bûche et fauche, travaille à tout ; bon chantre, bon musicien, c'est lui qui chante la grand'messe le dimanche et joue de l'harmonium au salut. Je le fais prêcher quelque fois et je suis très heureux de l'interpréter dans les bonnes vérités et les solides enseignements qu'il donne à nos néophytes, avides de l'entendre.

Plut à Dieu que sa santé s'améliorât et lui permit de rester avec nous *ad multos annos*.

La divine Providence a voulu aussi que, pour des raisons de santé ou des affaires temporelles, le maître de musique, l'organiste de votre cathédrale, vienne passer l'hiver ici, en compagnie d'un autre habile musicien et artiste de l'école industrielle de Saint-Boniface. M. Salé et son élève distingué, Albert Lindaure, relèvent bien nos cérémonies religieuses par leurs talents. Et ils se prodiguent bien volontiers pour la gloire de Dieu et l'édification de nos néophytes.

Quelle joie, quel honneur et quel événement pour la mission et tout le pays, si le Pontife apparaissait un jour sur nos parages pour confirmer dans leur sainte joie les deux cents chrétiens que nous avons arrachés à l'erreur.

Bénissez, Monseigneur, de Votre Grandeur, le très humble serviteur,

ETIENNE BONNALD, O. M. I., ptre.

DANS

Oblat de

L'orphe

Avant de no
les curiosités, v
un orphelinat c
reurs en est le j
La maison es
encore jeunes.

Le cocotier s'o
ecco. Si le terrain
avez déjà un bel
très longues et tr
tain nombre d'an
de haut.

La fleur pouss
Avant d'éclore, e

DANS LE NORD DE CEYLAN

Par le R. P. PERRUSEL

Oblat de Marie-Immaculée, missionnaire à Jafna

L'orphelinat de Saint-Isidore, à Mullativu.

La jungle avec ses fauves.

Avant de nous engager dans les bois pour en admirer les curiosités, visitons une œuvre des plus intéressantes : un orphelinat de garçons. Saint-Isidore, patron des laboureurs en est le protecteur et à juste titre.

La maison est située au milieu d'un jardin de cocotiers encore jeunes.

Le cocotier s'obtient en confiant à la terre son fruit, le coco. Si le terrain est bon, au bout de 5 ou 6 ans, vous avez déjà un bel arbre, au tronc assez gros, aux feuilles très longues et très larges formant parasol. Après un certain nombre d'années, sa tige atteint facilement 10 mètres de haut.

La fleur pousse entre le tronc et le pied de la feuille. Avant d'éclorre, elle se trouve enfermée dans une enveloppe

très longue, qui s'ouvre ensuite d'un côté pour laisser paraître son trésor. Elle ressemble beaucoup à la fleur du chataîgnier ; elle est d'un jaune tendre et clair, comprenant une tige principale et plusieurs autres petites tiges venant s'y greffer. Sur ces dernières, le fruit pousse et à mesure qu'il grandit, la fleur perd son duvet.

Avant d'arriver à maturité, le coco est rempli d'un liquide rafraîchissant que nous appelons *eau de coco*. Quand le fruit est mûr, on enlève l'écorce épaisse ; et de la noix ainsi dépouillée on extrait la pulpe qui se trouve à l'intérieur. Râpée, elle sert pour la nourriture ; bouillie dans de l'eau, elle communique à celle-ci la blancheur du lait et vous avez du *lait de coco* ; c'est délicieux !

Mais si vous voulez obtenir de *l'huile de coco* pour l'éclairage, vous devez avoir recours à un moulin curieux. C'est un tronc d'arbre creusé en forme de bol : dans l'intérieur est un morceau de bois arrondi et surmonté d'une lourde pierre exerçant une forte pression, une poutre verticale les traverse et les unit, et le tout est mis en mouvement par une autre longue poutre horizontale à laquelle est attaché le bœuf. En tournant, la *copra* ou pulpe du *coco* desséchée au soleil se trouve pressée et réduite en miettes, et l'huile qui en sort s'échappe par en bas où elle est recueillie.

Non seulement le fruit du cocotier est très utile, ainsi que nous venons de le voir, mais ses longues et belles branches rendent encore de grands services. Une fois tressées, elles composent les murs et les toits des maisons.

C'est, en effet, de feuilles de cocotier qu'est construite la maison de l'orphelinat. Celui-ci est dirigé par des Frères indigènes, dont la maison-mère est à Colombogame, près de Jaffna. Ces bons religieux élèvent 30 à 40 enfants, grâce aux sous de la Sainte-Enfance et de la Propagation de la Foi.

* * *

la
ce
Le
se
cha
ble
jeu
moi
défi
les
la c
plus
œuv
écriv
soir
gran
les é
oubli
chale
gnem
tiver
et à s
terre
quelle
ront p
lation
On
mais
cache
vent r
toutes

Voici un abrégé de leurs occupations journalières.

Le matin on voit tous les enfants arriver en bon ordre à la chapelle en feuilles de corotiers, pour assister au sacrifice de la messe. Rien de plus édifiant et de plus touchant ! Leurs voix retentissent au sein de la solitude des bois et semblent rivaliser d'harmonie avec celles des oiseaux qui chantent la gloire du Créateur. Oh ! qu'elle doit être agréable à Dieu, cette prière de l'orphelin !

Mais quel est leur emploi durant le jour ? Les plus jeunes étudient ; tandis que les plus grands, ceux dont les moustaches commencent à poindre, aident les hommes à défricher la jungle, abattant les grands arbres et brûlant les vieux troncs séculaires. Ils préparent ainsi le terrain à la culture et, peu à peu, aux épines succèdent les fruits les plus variés. Dirigée par les Frères de Saint-Joseph, cette œuvre rappelle celle des Moines d'Occident dont le célèbre écrivain français, Montalembert, fait un si bel éloge. Le soir venu, quand le soleil a disparu à l'horizon derrière les grands arbres, quand la nuit étend son voile sombre sur les épais fourrés, la petite communauté revient au couvert oublier, dans la vie de famille et la prière, le poids et la chaleur du jour. Ce n'est pas tout. Les bons Frères enseignent encore à manier le rabot, à frapper l'enclume, à cultiver la terre, etc. ; et par-dessus tout, à connaître, à aimer et à servir Dieu. Encore une fois voilà ce que vaut à la terre et au ciel le sou de la charité chrétienne. O charité ! quelles ne sont pas tes merveilles et de quel éclat ne brillent pas ta splendeur et ta gloire au jour des grandes révélations ! . . .

On resterait volontiers en la compagnie de ces enfants ; mais nous avons beaucoup à voir, même dans la forêt qui cache en son sein tant d'animaux intéressants, bien que souvent redoutables, et aussi tant de richesses en arbres de toutes sortes.

* * *

A Ceylan, le tigre royal n'existe pas. L'animal qui lui ressemble davantage est ici le jaguar. S'il n'a pas goûté de chair humaine, il n'est pas à craindre le jour, et fuit à la vue de l'homme. La nuit, il est plus dangereux, les ténèbres le rendant plus hardi et l'heure de chercher sa nourriture étant venue.

L'ours, bien que petit et moins fort que le jaguar, est peut-être plus désagréable à rencontrer ; il ne dédaigne pas la chair humaine et aime parfois à prodiguer aux enfants d'Adam des caresses un peu rudes.

L'éléphant se rencontre assez fréquemment, et quand on y pense le moins, surtout à la saison des pluies. Ce gros bourgeois de la forêt n'aime guère les fourrés, lorsqu'ils sont trop mouillés ; alors il vient promener sa pesante majesté sur les boulevards, je veux dire sur nos routes. En bande, il n'est pas très à craindre ; c'est surtout quand il est isolé et poursuivi. A ce moment le meilleur parti à prendre est la fuite. Pour l'éviter, il faut courir en faisant des courbes très brusques ; pendant qu'il fait un tour sur lui-même (ce qu'il n'exécute pas très lestement), vous avez le temps de gagner du terrain.

Les espèces de serpents sont innombrables. On en rencontre des petits et des grands : les premiers ne sont pas les moins terribles et, parmi les seconds, le cobra est peut-être le plus dangereux ; on le trouve souvent dans les habitations humides et basses.

Un quadrupède intéressant, malgré son air stupide et méchant, c'est le buffle ou bœuf sauvage. Le piéton le redoute avec raison ; même quand il est domestiqué, il est à craindre. Il est d'une force colossale et l'homme qui peut l'utiliser en reçoit de grands services. Il aime beaucoup l'eau, et son bonheur est de s'y plonger jusqu'au museau exclusivement, afin de se mettre à l'abri des moustiques. Mais il est très têtu, au point que, s'il est attelé à une charrette et qu'il lui plaise de prendre un bain, le conducteur a beau le

frapper et
Il est redouté
guar, voulant
Aux cris de
pourtant doi
à l'embroche
ne put se dé
jours plus ta
tête du rumi
Je n'en fin
crocodile, de
vautours, ois
qui peuplent

Passons à
le règne végé
J'ai parlé d
dans la forêt,
effet la main
de lui, plus il
toute habitati
et ne donne
cocotiers les
maisons.
Un autre
dans la pénins
liformis.
En France,
pousse comme
tout, s'élevant
15 mètres et
et très utilisé p

frapper et crier, tout s'en va à l'eau, charrette et le reste. Il est redoutable même aux gros animaux. Une fois un jaguar, voulant se payer un bon diner, choisit un buffletin. Aux cris de détresse du jeune animal, la femelle, qui était pourtant domestiquée, courut après le carnassier et arriva à l'embrocher avec ses énormes cornes ; et cela si bien qu'elle ne put se défaire de sa proie. Quand on la trouva, quelques jours plus tard, le tigre était à l'état de putréfaction sur la tête du ruminant.

Je n'en finirais plus si je voulais vous parler du singe, du crocodile, des oiseaux de toutes espèces : aigles, faucons, vautours, oiseaux du paradis, perroquets, échassiers, etc., qui peuplent la jungle ceylanaise.

* * *

Passons à un autre sujet non moins intéressant, abordons le règne végétal.

J'ai parlé du cocotier qui, lui, ne pousse pas de lui-même dans la forêt, par conséquent à l'état sauvage. Il exige en effet la main de l'homme et, fait curieux, plus on s'occupe de lui, plus il produit. Si, au contraire, il grandit loin de toute habitation, il semble en proie à une tristesse, il boude et ne donne pas de fruits. Voilà pourquoi, souvent les cocotiers les plus productifs se rencontrent auprès des maisons.

Un autre arbre très commun dans ces régions, surtout dans la péninsule de Jaffna, c'est le palmier *bonussus flabelliformis*.

En France, on l'élève avec peine dans les serres ; ici il pousse comme l'herbe des champs ; on le rencontre partout, s'élevant droit comme un i à des hauteurs de plus de 15 mètres et bravant toutes les tempêtes. Il est productif et très utilisé par les indigènes.

La feuille, étant très flexible et très maniable, sert à fabriquer une foule de choses. Avec elle l'indien construit ses haies et les murs et toits de ses maisons, il fait des corbeilles, des parasols, des éventails, des nattes, pour s'asseoir ou dormir, etc.

Le fruit, moins gros que celui du cocotier, n'est pas moins estimé. Sa pulpe ressemble à la gelée ou jus de fruits cuits avec le sucre et qui se congèle par le refroidissement ; il est très rafraîchissant.

Le palmier est riche en sève, au point qu'il produit une boisson dite *callou* ou vin de palmier, dont les indiens sont très friands. Pour l'obtenir, on coupe une branche fructifère et on attache à l'endroit de l'incision un récipient qu'une sève abondante ne tarde pas à remplir. Distillée, cette sève devient une espèce d'eau-de-vie très capiteuse ; bue à l'excès, elle produit tous les effets de l'alcool.

Certains indiens sont très habiles à monter dans les palmiers, ce sont les *grimpeurs*. Ils s'attachent une ficelle d'une certaine longueur à la cheville de chaque pied, pour mieux embrasser le tronc de l'arbre et le serrer plus fortement ; pour que la poitrine ne soit pas blessée par le frottement, ils se suspendent au cou une plaque en cuir ; derrière le dos, ils portent divers instruments ; couteau, hache.

Un arbre qui aime la société du palmier au point même de l'étreindre dans ses troncs multiples, est le *ficus religiosa*. Il se faufile entre le tronc et le pied des feuilles de celui qu'il enserme, au point qu'on n'aperçoit pas toujours sa tige, surtout quand il est jeune et lorsque celle-ci n'a pas eu le temps de se multiplier. Mais, au bout d'un certain temps, le tronc du palmier ne tarde pas à disparaître sous les tiges vigoureuses du parasite, et alors le *ficus religiosa* forme avec ses branches une couronne de verdure autour de la tête du palmier. Son bois n'est guère utilisé, tandis que celui du palmier sert à la construction des charpentes.

Il y a encore ici un arbre dont le bois est rougeâtre et

fort dur et qui par conséquent semble posséder les propriétés de l'acajou d'Amérique. On l'appelle l'*arbre de fer*. A côté de lui pousse l'ébénier, le bois de satin, l'aréquier, etc., tous ces arbres si recherchés en Europe.

Je ne voudrais pas omettre dans cette énumération le *multipliant* ou figuier des Baniens, autre arbre sacré pour les païens. Le nom qu'il porte est dû à la vertu qu'il a de se multiplier de lui-même : de ses branches, en effet, partent des sortes d'excroissances se dirigeant vers la terre et aux extrémités desquelles poussent des racines. Quand elles arrivent au sol, ces racines le pénètrent et viennent à leur tour donner à l'arbre une sève plus abondante. Aussi, au bout de quelques années, l'arbre se trouve avoir 10, 15 et 20 troncs à la fois.

* * *

Ceylan est également riche en fruits et en fleurs. Je me contenterai d'en énumérer les principaux.

Comme fruits, nous avons le *pilah*, dont la grosseur est parfois telle qu'un homme a peine à le porter ; le tamarin, la mangue, l'ananas, la banane, tous très savoureux et très estimés.

Parmi les fleurs, il y a la grande famille des plantes monocotylédonées si remarquables par leur beauté : notamment les orchidées. Ajoutez à cela les lauriers-roses, les lauriers-cerises, les cactus, l'aloès, etc.

II

L'indien : son caractère religieux et social.

Nous avons suffisamment parlé des animaux et des plantes ; disons un mot des habitants.

Dans le diocèse de Jaffna, domine la religion hindoue. Dire en quoi elle consiste est difficile. En effet, les indiens qui ne sont pas encore éclairés des lumières du christianisme, ne professent guère qu'un polythéisme incohérent, ou un panthéisme grossier, une idolâtrie si déhontée qu'elle ne rougit pas des plus grandes turpitudes et des absurdités les plus déraisonnables : elles sont, d'ailleurs, consacrées par les légendes.

Néanmoins, au milieu de cet alliage incohérent de doctrines et de pratiques idolâtriques, on peut retrouver des traces des principales vérités de l'antique tradition, conformes aux dogmes fondamentaux du christianisme. La langue, comme les usages, témoigne de la croyance à l'existence de Dieu. Le peuple indien donne à ses fausses divinités des épithètes et des noms qui ne conviennent qu'au seul vrai Dieu. Sa langue sous ce rapport est d'une richesse incomparable. Ainsi, de temps immémorial, nos païens appellent Dieu *Eaughane* (l'Unique), *Souyambou* (l'Être existant de lui-même), *Anádi* (Eternel), *Aroubi* (l'Incorporel), *Karounalâyane* (l'Océan de grâces), *Saghalaviyâbi* (l'Être présent partout), *Adi* (le Principe de tout), *Sercésourane* (le Souverain Seigneur de toutes choses), *Pouranane* (le Parfait), *Amalane* (l'Immaculé ou le sans tache), *Nidibarane* (le Dieu de toute justice). Ces noms et bien d'autres semblables expriment parfaitement les attributs divins.

La triade indienne, appelée *trîmourtî*, rappelle la très auguste Trinité. Dans la langue encore et dans certains ouvrages hindous, se retrouvent la création et l'idée de création. Le péché originel et la dégradation de l'homme par le péché, sont encore attestés par les mots de *palhavinei* et de *oâlhvinli*, c'est-à-dire l'ancien mal ou l'ancien péché. Le déluge, l'incarnation du fils de Dieu, le jugement de l'homme immédiatement après la mort, le dogme des peines et des récompenses suivant ce jugement, par conséquent l'existence de l'âme et de son immortalité, la croyance à l'expiation

tion du péché par des bains sacrés, la croyance au mérite des bonnes œuvres, de la prière, du jeûne, de la pénitence et des diverses autres pratiques de la vraie religion, tout cela se trouve soit dans la langue et les ouvrages hindous, soit dans des actes semblables que les indiens dénaturent en les accomplissant en l'honneur de leurs faux dieux ou en les mêlant d'actes superstitieux.

Dans la pratique, en effet, il n'y a pas de vérité qui n'ait été corrompue. Ainsi, le peuple indien garde bien des témoignages de l'unité de Dieu ; mais cela ne l'empêche pas de prodiguer son encens à une infinité de dieux de son invention ; il en compte jusqu'à 330 millions. Pour lui, les bœufs, les singes, les serpents, les plus vils animaux sont dieux. Son délire le porte jusqu'à dire que tout est Dieu. Il corrompt les plus belles idées de la Divinité que suggèrent les mots cités plus haut : l'Éternel, l'Incorporel, le Parfait, etc., en racontant, même de ses principales divinités, toutes sortes de choses diamétralement opposées à ces divins attributs. Il a perverti jusqu'au sens du mot *Kannighei* (*vierge*), en le donnant non seulement à quelques femmes de dieu, mais encore à des personnes de mauvaise vie.

Voilà ce qu'est la religion de nos païens ; voilà le champ que le missionnaire doit cultiver.

Ce n'est pas tout. Dans la société indienne, comme dans toute société, du reste, il y a des riches et des pauvres, des grands et des petits, des puissants et des faibles. Les classes sociales ont ici le nom de *castes* ; mais il existe entre les unes et les autres un divorce si prononcé que c'est un des plus grands obstacles aux progrès de notre sainte religion.

Ainsi, un paria, par exemple, ne peut user de parapluie quand il pleut ; il est condamné à recevoir les douches que les nuages lui envoient. S'il veut boire, en public, de l'eau d'un puits, il ne doit pas lui-même en puiser ; du coup, l'eau et le puits seraient souillés par son contact ; et il doit se servir de ses deux mains en guise de verre ou de bol. Qu'il

ne s'avise pas d'agir autrement, à la façon des gens de haute caste, car alors il pourrait lui en cuire.

C'est là, ai-je dit, un grand obstacle pour la religion catholique. Le *vellateu* (homme de haute caste) possède, en effet, une grande influence sociale. Il impose ses idées, et quand il commande, il veut être obéi. S'il est bon, il peut donc faire beaucoup de bien et seconder le missionnaire dans son œuvre d'évangélisation. Grâce à Dieu, de ces bons *vellateurs*, nous en avons parmi nos catholiques. Mais s'il est pervers, quel mal ne fait-il pas ?

De plus, chez les catholiques, chaque caste veut avoir son église. Nouvelle difficulté pour la religion. Cette multiplicité d'églises, dont le nombre va jusqu'à dix, quinze et même vingt dans une seule mission pour un seul missionnaire, augmente énormément les charges du ministère, absorbe toutes les maigres ressources pécuniaires au point que, la plupart du temps, ces églises sont de véritables masures ou de pauvres hangars, toutes inachevées et beaucoup menaçant ruines.

Si encore là se bornait le mal causé par l'esprit de caste, nous nous estimerions heureux ; car, après tout, le bon Dieu fait surtout attention à la richesse des temples spirituels, des âmes. Or, toujours à cause de cet esprit, des personnes qui voudraient embrasser notre sainte religion ne le peuvent pas parce qu'elles sont de telle caste et que si, de païennes, elles devenaient catholiques, immédiatement le travail leur ferait défaut, la nourriture leur serait brutalement arrachée ; en un mot, elles se verraient abandonnées non seulement des amis, mais des parents. C'est ainsi qu'un charpentier de ma mission et sa petite famille ne peuvent se faire catholiques, parce qu'ils sont de la caste toute païenne des charpentiers.

* * *

Me
des l
Le
géné
jusqu
que
incor
siley
elle-
peau
des i
la su
Il me
d'assi
la fo
Enfir
dorm
Il
suite
et par
ait d
ceper
voleu
en tâ
metta
n'a ri
Aussi
je cro
Ev.
n'est
voir
réel b
quer
c'est
divin

Mais, peut-être désirez-vous connaître les us et coutumes des habitants de notre île ?

La maison, ordinairement faite de feuilles de palmier, est généralement très basse ; pour y pénétrer, il faut se courber jusqu'à terre. A l'intérieur, peu d'espace pour circuler, manque d'air et de propreté, cette dernière qualité étant presque inconnue de nos gens. Pour tout vêtement, l'indien a un *siley*, longue bande de toile fine faisant plusieurs tours sur elle-même, serrant les reins et tombant jusqu'aux talons. Chapeau et souliers lui sont inconnus. Pour se préserver la tête des insulations, il l'enduit d'une espèce d'huile qui, mêlée à la sueur et à la poussière, lui donne une odeur *sui generis*. Il mange dans des corbeilles en feuilles de palmier en guise d'assiettes et, pour y prendre la nourriture, la main remplace la fourchette et la cuiller inventées par la civilisation. Enfin le sol lui sert de tabouret pour s'asseoir et de lit pour dormir.

Il n'y a pas grande énergie de caractère chez l'indien. Par suite rien d'étonnant s'il est mou au travail, s'il aime flâner et passer son temps à causer ou à faire des riens. Pourvu qu'il ait du riz à manger, il ne se soucie guère du reste. Il est cependant fier et susceptible. Fourbe et rusé, facilement voleur, si chez son voisin une chose lui fait envie, il la prend en tâchant de ne pas être vu ; tout est là et s'il a pu commettre son larcin sans être aperçu, il s'estime innocent et n'a rien à restituer. Avec un principe semblable on va loin. Aussi les procès à Ceylan sont-ils nombreux. Il est difficile, je crois, de trouver un pays où il y en ait davantage.

Evidemment, cette peinture que je vous fais de l'indien n'est pas celle de l'indien catholique. C'est pour vous faire voir combien le missionnaire a à travailler, comme il a un réel besoin du secours de vos prières pour arriver à inculquer dans ces esprits grossiers les belles vertus chrétiennes ; c'est afin surtout de vous faire admirer l'œuvre de la grâce divine. Le champ est immense et les brebis égarées y sont

hélas ! trop nombreuses. Jugez-en vous-même : l'île de Ceylan comprend 3,565,954 habitants, dont 3,214,348 sont bouddhistes, hindous, ou mahométans ! Les chrétiens sont 349,239 ; et sur ce nombre heureusement 820/0 sont catholiques.

III

Persécution à Nirveli et à Anuradjapura.

C'était le 9 août 1902, le jour même du couronnement d'Edouard VII, alors que 400 millions de sujets britanniques, dans toutes les parties du monde, célébraient avec solennité l'avènement au trône de leur souverain, que les païens de Nirveli se liguèrent pour détruire de fond en comble une paisible mission catholique.

* * *

A 7 heures du matin, des centaines d'hommes portant les insignes du paganisme au front, au cou, à la poitrine, envahissaient l'église et l'école. Ils étaient armés de couteaux, de haches, de glaives, de bâtons. La statue de la Vierge, si vénérée et si aimée, est brutalement saisie, descendue de son piédestal, et d'un coup de hache brisée en deux.

Des cris de triomphe accueillent ce premier forfait, et les envahisseurs, s'excitant mutuellement de la voix et du geste, veulent en finir avec le culte catholique. Le projet, depuis longtemps prémédité, de brûler l'église et l'école est mis à exécution. Et quelques minutes plus tard, la maison où la prière des enfants de Dieu avait retenti, si pure et si touchante, et le toit où s'abritait une jeunesse joyeuse et insouciante, tout cela n'était plus qu'un amas de cendres.

Le fait est sans précédent à Jaffna. Toutefois, s'il est

toujours triste d'assister à de pareilles ruines, l'homme de Dieu, qu'anime un grand esprit de foi, se rappelle la parole de Notre-Seigneur : " Bienheureux les persécutés " !

* * *

Ce n'était là cependant que le prélude d'une persécution plus terrible encore. L'enfer alla porter tous ses efforts dans une autre localité du diocèse de Jaffna.

Anuradjapura est la Mecque des bouddhistes ; son nom signifie " cité des 90 rois ". C'est dans ces murs, en effet, que les anciens rois bouddhistes avaient leur cour. Aujourd'hui encore le voyageur y peut admirer les ruines de palais antiques. Dans cette ville est contruite en l'honneur de Bouddha une sorte de pyramide très élevée, où des milliers de pèlerins vont prier chaque année aux pleines lunes de juin, juillet, août et septembre.

Bouddha (le sage) ou Çakiamouni (le solitaire des Çakias) est le surnom que prit un guerrier hindou, nommé Gautama ou Siddharta et appartenant à la race des Çakias, lorsqu'il fonda le bouddhisme contre le formalisme des brahmanes (ve siècle av. J.-C.). Considérant que vivre, c'est souffrir, et que la souffrance résulte de la passion, Gautama posa en principe que le renoncement à soi-même était le seul moyen de s'affranchir de cette dernière. L'anéantissement complet s'appelle *Nirvâna*, et le but de Bouddha est de conduire le fidèle au Nirvâna dès la fin de cette vie.

* * *

Ce sont donc les bouddhistes qui, le 9 juin dernier, ont fait œuvre de vandalisme à Anuradjapura. Perdue au milieu des jungles, loin de tout centre important, la ville des 90

rois se trouvait envahie de charrettes à bœufs et de pèlerins. L'animation était grande dans les rues et sur les places de la cité sainte. Seul, l'endroit occupé par la mission catholique demeurait calme selon sa coutume. Depuis trente-cinq ans déjà, le signe rédempteur dominait l'église, prêchant à tout passant la paix apportée sur la terre par N.-S. Jésus-Christ.

Le curé, le Père Roux, oblat marseillais, était assisté d'un prêtre indigène, le R. Père Alphonse. Tous les deux ne se doutaient pas que ce jour devait être pour leur petite mission et pour eux marqué par des larmes et des ruines.

A côté de l'église, se trouvent, à droite le presbytère ; à gauche l'école des garçons nouvellement bâtie, et derrière le presbytère, à une courte distance, un couvent de Sœurs indigènes de la Ste-Famille de Bordeaux. La mission était bien pourvue : prêtres, églises, presbytère, écoles de garçons anglaise et hindoue, couvent de Religieuses chargées d'un orphelinat et d'une école de filles, rien ne manquait et c'étaient là les fruits de plus de trente-cinq ans de travail et de privations de toutes sortes.

* * *

Depuis quelque temps, une rumeur peu rassurante circulait dans la ville. Les bouddhistes, en proie au fanatisme, voulait qu'Anuradjapura, fût entièrement la propriété de Bouddha et qu'aucun culte étranger n'y fut plus exercé. Ils firent même des démarches auprès du gouvernement dans ce but. Celui-ci ne voulut rien leur céder, n'ayant aucun motif, du reste, de chasser la mission catholique. Froissés dans leur orgueil, ils se réunirent pour délibérer sur la conduite à tenir principalement envers la mission catholique. Il fut décidé que telle nuit, à telle heure, la mission serait

détruite : on n
tère et au couv
les Sœurs d'en

Les choses e
accident qui n'
L'affluence d
Or il advint qu
heurta et bless
fut le signal et
et demi. En q
menaçantes af
mission.

Le P. Alphon
sans perdre un
pour y consumi
de nos taberna
puis il s'enfuit
tes défonçaient
les fenêtres, et
brisaient les st
saccagée.

Le Père Roux
secours. Il en
asséna un viol
tant pour tomb
il avait déjà eu
rent sur leur vic
le corps tout co

détruite : on mettrait le feu à l'église, à l'école, au presbytère et au couvent, et on tâcherait d'empêcher les Pères et les Sœurs d'en sortir pour qu'ils y périssent.

* * *

Les choses en étaient à ce point, quand arriva un petit accident qui n'avait rien à voir avec la mission.

L'affluence des pèlerins avait rendu difficile la circulation. Or il advint que la voiture d'un employé du gouvernement heurta et blessa en la renversant une femme bouddhiste. Ce fut le signal et l'occasion de la révolte. Il était environ midi et demi. En quelques minutes des hordes nombreuses et menaçantes affluaient de toutes parts sur le terrain de la mission.

Le P. Alphonse, voyant les émeutiers se diriger vers l'église, sans perdre un instant, eut l'heureuse idée de les précéder pour y consommer les saintes espèces et sauver ainsi le Dieu de nos tabernacles d'une profanation sacrilège certaine ; puis il s'enfuit dans la jungle. Il était temps. Les bouddhistes défonçaient déjà les portes de l'église, en arrachaient les fenêtres, et, bientôt après, y renversaient les autels et brisaient les statues. En un clin d'œil la petite église fut saccagée.

Le Père Roux voulut sonner la cloche afin d'appeler au secours. Il en fut empêché par un jeune homme qui lui asséna un violent coup à la tête. Le Père chancela un instant pour tomber sans connaissance, baigné dans son sang ; il avait déjà eu un doigt de brisé. Les bandits s'acharnèrent sur leur victime, car, lorsqu'on retrouva le Père, il avait le corps tout contusionné et couvert de meurtrissures.

* * *

Le presbytère eut le sort de l'église. Les portes et les fenêtres ayant disparu, les fidèles de Bouddha se mirent à fouiller la maison en emportant ce qu'ils purent ; le reste fut brisé sur place, et entassant tout ce qu'ils pillèrent, ils y jetèrent du pétrole et mirent le feu. Les habits des Pères, les ornements de messes, les décorations pour l'église, les caisses, les cahiers et les archives de la mission, etc., tout devint la proie des flammes. Et comme pour faire le pendant de ce triste tableau, l'école elle-même n'était plus qu'un brasier !..

* * *

Après tant de ruines, les émeutiers n'étaient pas satisfaits. Le couvent des Religieuses était encore debout et intact ; il fallait le détruire comme le reste.

Heureusement, le *Ratemahamaya*, un bouddhiste très influent, se mit à haranguer la populace furieuse lui disant de ne pas toucher au couvent qui est une institution charitable où sont admis tous les enfants, et surtout de ne faire aucun mal aux Dames qui s'y trouvent.

A ce moment là aussi entra en scène la police armée, prête à ouvrir le feu sur les assaillants s'ils continuaient d'avancer.

Les bouddhistes firent aussitôt volte-face.

Enfin cette journée terrible du 9 juin eut un terme et, la nuit approchant, la violence de la tempête diminua.

* * *

La nouvelle de l'émeute se répandit comme une traînée de poudre d'un bout de l'île à l'autre. De toutes parts des télégrammes de sympathie affluèrent. Un des premiers que

reçut le R. P. Roux, à l'hôpital et gardant le lit, fut celui de la première autorité civile de Ceylan, S. Exc. le gouverneur. Le télégramme était ainsi conçu :

“ Veuillez accepter mes condoléances pour l'attaque si injustement faite contre vous. J'espère que vous allez mieux. Rien ne sera épargné par le gouvernement pour que justice soit faite contre vos assaillants ”.

Le premier pasteur du diocèse de Jaffna, Mgr Joulaïn, était à trois ou quatre jours de voyage d'Anuradjapura. Il se mit immédiatement en route et sa présence au milieu de ses enfants éprouvés ne manqua pas de leur apporter joie et courage.

Les pertes subies par la mission sont évaluées à 10,000 roupies (15,000 fr.).

IV

IV. — Vie du missionnaire à Ceylan.

Je vais, dans un dernier paragraphe, vous donner un court aperçu de la vie du missionnaire à Ceylan.

Tout en sanctifiant son prochain, le missionnaire peut aisément travailler à sa propre sanctification. Chaque année une retraite annuelle de huit jours nous réunit à l'évêché de Jaffna. Chaque mois ces instants trop courts de vie spirituelle intense se renouvellent pendant un jour.

Au point de vue social, le prêtre à Ceylan jouit d'une grande considération. Les infidèles eux-mêmes voient en lui un homme au-dessus de l'ordinaire. Aussi, de leur part, jamais la moindre insulte ; assez souvent même, ils nous saluent.

Quant aux catholiques, ils vénèrent leurs prêtres. Ils nous font la salutation en joignant les mains avec une inclination

comme pour demander notre bénédiction. Ils nous abordent en disant : *Souvâmi* (Seigneur, prêtre). On leur répond : *Assirvâdame* (bénédiction). Ils ont une telle idée du prêtre, que celui-ci ne peut même pas faire un travail manuel quelconque, comme se raser, s'occuper de sa cuisine et montrer qu'il en sait plus que le cuisinier (ce qui n'est pas difficile ici) !

Les officiers du gouvernement sont également très aimables, surtout les hauts dignitaires, qui sont ordinairement européens ; ils respectent aussi le prêtre catholique, bien que protestants, et ils sont pour lui pleins d'égards.

* * *

Enfin au point de vue apostolique, le missionnaire n'est pas sans consolation. Quelques exemples suffiront pour le prouver. Il n'y a pas un an, un schisme qui a désolé Ceylan durant plus d'un demi-siècle prenait fin ; 300 familles rentraient dans le sein de la véritable Eglise. Les missions vivent et prospèrent. Les ressources pécuniaires et matérielles ne sont pas très grandes et ne suffiraient pas, si la Propagation de la Foi ne nous aidait dans notre œuvre. Plusieurs fois nous nous sommes vus, mon compagnon et moi, sans un centime dans notre bourse. Mais jamais la divine Providence ne nous a fait défaut.

* * *

Pour porter au loin la Bonne Nouvelle, les moyens de locomotion sont assez variés. Outre nos jambes, nous avons depuis le chemin de fer, jusqu'au *cattu-maram*. Le chemin de fer, vous savez ce que c'est ; mais le *cattu-maram* ? C'est

un système
ses poutres
lée en poin
nail ; au m
Quand le v
C'est pour
installé, voi
bain de me
d'eau. Sur t
Le véhicule
telage est c
supérieure c
on passe un
elle qu'on l
done bien é
dessus la bc

J'ai fini.
missions et
à vous intér
En terminat
votre génér
mes frères e
surtout nos

un système de bateau très simple et très primitif : trois grosses poutres liées ensemble ; à l'avant, une pièce de bois taillée en pointe et une autre à l'arrière, tenant lieu de gouvernail ; au milieu du navire, un mât et une voile, et c'est tout. Quand le vent est bon et favorable, vous dévorez l'espace. C'est pourtant assez dangereux de voyager ainsi ; une fois installé, vous êtes condamné à l'immobilité, ou bien gare ! un bain de mer est vite pris. Voilà pour les voyages par voie d'eau. Sur terre, nous usons surtout des charrettes à bœufs. Le véhicule lui-même n'a rien de bien particulier ; mais l'attelage est curieux. Les bœufs ont ici une bosse à la partie supérieure du cou, et c'est sur cette bosse que repose le joug ; on passe une ficelle dans les narines du coursier, et c'est par elle qu'on le guide. Avant de se mettre en route, il faut donc bien égaliser le poids, sans quoi le joug passera par-dessus la bosse et vous ferez la bascule...

* * *

J'ai fini. J'ai voulu vous donner une idée exacte de nos missions et de notre superbe pays de Ceylan. Ai-je réussi à vous intéresser ? En tout cas, c'est mon plus ardent désir. En terminant, laissez-moi recommander à vos prières et à votre générosité toutes nos œuvres du diocèse de Jaffna, mes frères et compagnons d'armes, nos chers catholiques, et surtout nos pauvres païens.

IN VIAM PACIS ! ⁽¹⁾

Une promenade à travers le Tonkin

Par M. SAJOT

Des Missions étrangères de Paris, ancien missionnaire au
Tonkin méridional

(Suite)

EN quittant Hué pour s'acheminer vers le nord, la route mandarine côtoie plus ou moins le rivage, à travers une plaine où le vert foncé des champs de riz alterne avec l'or scintillant des sables. Deux provinces nous séparent encore du fleuve Gianh qui marquait autrefois les frontières de la Cochinchine et du Tonkin, et sert aujourd'hui encore de limite aux missions de la Cochinchine septentrionale et du Tonkin méridional ; ces deux provinces sont le Quang Tri et le Quang Binh.

C'est près de la ville de Quang Tri que subirent le supplice de la strangulation les Bienheureux Jaccard et Thomas T... jeune élève du séminaire (21 septembre 1838).

(1) Voir les deux numéros précédents.

Il a déjà été question du Bienheureux Jaccard, à propos de son illustre confrère le Bienheureux Gagelin. Le même supplice réunit au ciel les deux amis de la terre ; mais, avant d'en arriver là, François Jaccard avait dû acheter, par huit années de la plus effroyable captivité au milieu de brigands, de voleurs, de gens sans foi ni loi, l'honneur de donner sa vie pour Jésus-Christ. Jusqu'au dernier moment les juges s'efforcèrent de lui arracher un aveu d'apostasie.

— C'est le roi qui vous l'ordonne, lui dirent-ils un jour ; votre devoir est d'obéir !

— Est-ce que, répondit le confesseur, ma religion est un don de sa Majesté, pour que je doive l'abandonner à son gré ? ”

Le mandarin ne répliqua pas ; mais, le lendemain, le prisonnier était conduit au supplice, en compagnie de son cher élève, Thomas Thien.

Deux mois plus tard, 25 novembre 1838, au chef-lieu de Quang-Binh, les Bienheureux Borie, Diem et Khoa étaient décapités ; et deux ans plus tard (10 juillet 1840), les Bienheureux Pierre Tu et Antoine Nam subissaient le même sort. Les quatre premiers appartenaient à la mission du Tonkin occidental, et avaient été pris dans la partie de cette mission qui forme aujourd'hui le district Sud du Tonkin méridional. Nous reparlerons d'eux au chapitre suivant. Le cinquième, Antoine Nam, était un chrétien du village de Mi-Huong (Quang Binh). Deux de ses frères étaient au service de la mission en qualité de catéchistes, à une époque où le moindre danger de cette charge était d'être envoyé en exil ou d'avoir la tête coupée. Lui-même remplissait avec un zèle qui ne se démentit jamais les fonctions de chef de la chrétienté. Sa charité le portait parfois à se priver du nécessaire pour faire l'aumône.

Trahi par un de ses domestiques, un jour qu'il préparait une cachette pour recevoir M. Candalh, missionnaire dont la tête avait été mise à prix, il fut conduit à la citadelle de

Quang-Binh. Il y trouva en prison les quatre confesseurs du Tonkin. Les Bienheureux Pierre Borie, évêque élu d'Acanthe, et les prêtres indigènes Diêm et Khoa, furent exécutés, comme il a été dit, le 24 novembre 1838; Pierre Tu et Antoine Nam attendirent longtemps encore dans les fers l'heure du martyre. Lorsqu'elle arriva, les enfants d'Antoine, prévenus à temps, accoururent pour dire un dernier adieu à leur père. Au moment où ils allaient se prosterner devant lui, selon le cérémonial annamite :

“—Saluez d'abord le catéchiste Tu, leur dit-il, moi, je ne suis qu'un simple chrétien.”

S'étant alors aperçu qu'une de ses filles pleurait :

“—Marie, ne pleure pas, mon enfant, tu me ferais trop souffrir. Eh ! puis, vois donc, ton père qui va être martyr ! Oh ! réjouis-toi plutôt et bénis Dieu qui a daigné m'accorder une telle faveur...”

Et les deux confesseurs allèrent au martyre. Ils furent étranglés au même lieu où avaient été décapités, dix-huit mois auparavant, leurs saints compagnons de captivité.

* * *

En 1885, la mission de Cochinchine septentrionale subit le même sort que sa voisine de Sud : elle faillit être noyée dans le sang de ses enfants.

Dans l'espace de quelques mois, 9,000 chrétiens furent massacrés et presque toutes les églises, tous les couvents et presbytères furent incendiés. Encore une émouvante mais bien longue histoire à raconter. Deux traits seulement.

Un missionnaire rencontre un jour sur son chemin une bonne vieille chrétienne de plus de soixante-dix ans. Elle gisait, couchée devant sa maison incendiée, percée de vingt blessures et entourée d'une dizaine de cadavres calcinés. Un même coup de lance lui avait transpercé le visage de part

en part, et fait, au passage, une large cicatrice à la langue. Depuis cinq jours, elle était là, sans boire ni manger, achevant de mourir et priant Dieu d'avoir pitié d'elle et de ses enfants. Le prêtre lui demanda si elle désirait se confesser. Depuis cinq jours elle n'entendait que des propositions d'apostasie et, exténuée d'ailleurs comme elle l'était, elle s'y trompa. Se redressant alors :

“ — Jamais, dit-elle avec énergie, jamais je ne consentirai à abandonner la religion ! ”

Et elle expira.

*
* *

A Truôi, les chrétiens, cernés de toutes parts, allaient être massacrés. L'un d'eux, ancien notaire du village, court se prosterner devant le chef des païens, en demandant qu'on leur permit d'aller un moment à l'église faire leur prière avant de mourir. On l'accorde. La prière terminée, il se lève, monte à l'autel, exhorte ses concitoyens à faire le sacrifice de leur vie à Dieu et sort tenant dans ses mains la grande croix pastorale. La chrétienté tout entière se met à sa suite en chantant des cantiques.

Quand la procession fut arrivée au lieu du supplice, les chrétiens se serrèrent autour de la croix et sans un soupir, sans une larme, tendirent le cou aux bourreaux.

Mais nous n'arriverions jamais au terme de notre voyage, si nous voulions nous attarder à citer un par un tous les traits d'héroïsme qui ont illustré cette chère Eglise d'Annam, la grande pourvoyeuse du martyre au XIXe siècle.

Tonkin méridional.

Après avoir traversé le Song-Cianh, nous entrons immédiatement dans la mission du Tonkin méridional. Détachée

du vicariat apostolique du Tonkin occidental en 1846, cette mission comprend une préfecture de la province du Quang Binh, et les deux provinces de Ha-Tinh et de Nghé-An. Elle a pour limites, au sud, le Song-Gianh ; au nord, la province de Mhanh-Hoa ; à l'ouest, la ligne de partage des eaux formée par les montagnes du Laos ; et, à l'est, l'Océan. Le siège de la mission est à Xa-Doai, dans la province de Nghé-An.

*
* *

Un évêque, 30 missionnaires, 68 prêtres indigènes, 235 catéchistes, 8 couvents de religieuses, 357 séminaristes, 120,000 chrétiens : tel est le bilan de la mission du Tonkin méridional, au moment où j'écris.

Depuis dix ans, le monde des néophytes s'y est accru de 34,600, soit une augmentation moyenne de 3,460 par an.

De pareils chiffres sont de nature à faire présager le plus bel avenir pour cette intéressante mission.

Le premier district que nous rencontrons sur notre route est celui du Binh-Chinh, dont le chef lieu est Huong-Phuong, une des plus belles chrétientés de tout le Tonkin.

Huong-Phuong demeurera célèbre dans les Annales de la mission par le siège héroïque qu'il soutint, en 1886, contre les rebelles. Après avoir dévasté une à une presque toutes les chrétientés du Binh-Chinh, ces bandits s'étaient rués sur Buong-Phuong dont ils voulaient à tout prix se rendre maîtres à cause de l'importance de ce village, le seul en état de leur résister : le reste, pensaient-ils, tomberait facilement entre leurs mains. Ils comptaient sans un prêtre aussi vénérable par son âge que par ses vertus, le P. Van, qui, malgré ses 82 ans, sut organiser la résistance avec énergie. Soutenus par ses exhortations et son exemple, les chrétiens firent résolument face à l'ennemi, dont ils soutinrent le choc depuis le 15 janvier jusqu'au 17 février, où ils furent débloqués

par les trou
sauva le dis

Quatre m
plus de 25,00
habitants f
ordre d'impo
onal.

Le Binh-C
velle de la b
lorsque, chas
chercher un
donna au pro
la foi.

Depuis cet
virent la fort
sais s'il faut e
chrétiens un p
en 1839. La
changeant des
que si le gran
ter ses ancien
que la grâce d
les ont singuli

La persécuti
dans l'heureux
Binh-Chinh. S
quelque chose n
tater moi-même
qu'ailleurs ; de
dernières année
concours pécu

par les troupes françaises. La résistance de Huong-Phuong sauva le district d'une ruine complète.

Quatre missionnaires, une quinzaine de prêtres indigènes, plus de 25,000 chrétiens sur une population totale de 100,000 habitants font du district du Binh-Chinh le premier, par ordre d'importance, de toute la mission du Tonkin méridional.

* * *

Le Binh-Chinh a eu l'honneur d'entendre la Bonne Nouvelle de la bouche même du Père de Rhodes, vers 1630, lorsque, chassé par ordre du roi, l'intrépide missionnaire dut chercher un lieu de refuge loin de la cour : le Binh-Chinh donna au proscrit l'hospitalité et reçut, de lui en échange, la foi.

Depuis cette époque, les chrétientés du Binh-Chinh suivirent la fortune des autres chrétientés du Tonkin. Je ne sais s'il faut en croire la renommée ; mais on reproche aux chrétiens un peu de tiédeur. Mgr Retord le constatait déjà en 1839. La cause en est peut-être le caractère léger et changeant des habitants de ce pays. Mais j'aime à croire que si le grand évêque d'Acanthe revenait aujourd'hui visiter ses anciennes ouailles, il serait heureux de reconnaître que la grâce de Dieu et le zèle infatigable de leurs pasteurs les ont singulièrement améliorées.

La persécution de 1885 aurait été pour beaucoup, dit-on, dans l'heureux changement du caractère des chrétiens du Binh-Chinh. S'il en est ainsi, ce serait le cas de dire : "A quelque chose malheur est bon". En tout cas, j'ai pu le constater moi-même, les sacrements y sont fréquentés tout autant qu'ailleurs ; de nombreuses églises y ont été élevées en ces dernières années par les soins des prêtres indigènes, avec le concours pécuniaire et manuel des chrétiens ; tout le long

du jour, l'Hôte Divin du Tabernacle y reçoit les adorations de nombreux visiteurs. Que de chrétiens qui passent pour fervents dans un pays que je connais bien et qui n'en font pas autant !

* * *

L'éternel honneur du Binh-Chinh sera d'avoir été évangélisé par le Bienheureux Pierre Dumoulin-Borie, qui administra le district pendant cinq ans, et les Bienheureux Diem et Khoa, curés, le premier de Con-Dua et l'autre de Con-Nam. Le Bienheureux P. Tû travailla aussi dans ce district en qualité de catéchiste de Mgr Borie.

Un indigène a chanté, en un poème dont la simplicité rappelle nos vieilles chansons de gestes, les diverses péripéties de leur martyre.

Le soir, réunies à l'église, en attendant l'heure de la prière, les jeunes filles aiment à psalmodier en chœur les vers du poète ; et ces voix limpides et pures, s'élevant en cadence au lieu même où s'est déroulé le drame, pénètrent l'âme de je ne sais quel sentiment mystérieux.

Un missionnaire de mes amis a essayé de traduire en vers français quelques-unes de ces trophes naïves. Il me permet d'en donner ici quelques extraits ; et je choisis le passage où est relatée la capture du Bienheureux martyr et sa rencontre avec son fidèle catéchiste, le Bienheureux Pierre Tu.

Debout sur une pierre.

Le Père nous parlait : — Enfant, vous l'avez vu,
Nous avons tout tenté... Dieu ne l'a pas voulu !
Que son nom soit béni ! Bénis soient la tempête,
Et la pluie, et les vents ! Et que sur tout soit faite
Sa sainte volonté ! Trois fois depuis trois jours
Nous avons essayé de fuir. En vain ! Toujours
Une invisible main a jeté sur la rive
Et retient dans le port notre barque captive !

Ne pensons plus à fuir : à tout heure, en tout lieu,
Je suis vôtre : le reste, à la garde de Dieu ! ”
Il parlait ; nous pleurions, hommes, enfants et femmes,
Et sa voix, à son gré, commendait à nos âmes.
La brise ainsi, l'été, courant sur les moissons,
A son gré, sans efforts, courbe les épis blonds.
Nous pleurions !... quand soudain une clameur immense
Retentit dans l'air. C'est la chasse qui commence !...
La chasse dura peu. Le Père, au premier bruit,
D'un bond avait franchi les fossés du village
Et demandait asile aux dunes du rivage.
— Passant, ne foulez pas ce sol : il est béni.
Comme autrefois Jésus en son Gethsémani,
Abandonné, c'est là que pria notre père,
Là qu'on le vit pleurer pensant à sa mère !
Là qu'il tombe, trahi par un nouveau Judas.
Aux mains de forcenés qu'ils nomment des soldats !
C'est là que, dans la nuit, dressant sa haute taille,
Il vit, à son aspect, fuir cette valetaille.
Sur ce rivage obscur, à l'aspect de cet homme
De six pieds et demi, gigantesque fantôme,
Surgissant tout à coup, au milieu d'eux, la nuit,
Effrayés et surpris, cent lâches avaient fui.
Ils se remirent vite ; et redevenus braves
En face du danger, ils chargèrent d'entraves
Le prisonnier du Christ....

.....
Cependant le cortège, à travers la nuit sombre,
Avançait lentement ; quand, tout à coup, une ombre
Surgit près du chemin ;

“ — Mon Père ! ”

“ — Mon enfant ! ”

Ah ! je pensais à toi tout à l'heure en priant.
Je me disais : “ Qui sait ce que devient mon Pierre ?
L'hirondelle a son nid ; le renard sa tanière :
Pareils au Fils de l'homme, il ne nous reste plus
Où placer notre tête et poser nos pieds nus.
Mais je t'ai retrouvé ! Retourne en ton village,
Mon fils. Termine en paix ton dur pèlerinage.
Nous nous retrouvons un jour en Paradis,
Pars : la nuit est profonde. Adieu ! je te bénis. ”
“ — Père, la route est longue, et j'y sais maint passage
Fort dangereux la nuit. Il ne serait pas sage

que vous cheminiez seul !

“ — Il en est temps encor,
Fuis ; tu ne sais donc pas à quelle horrible mort
Tu t'exposes, enfant ?

“ — Cette pesante chaîne
Embarrasse vos pas et pour marcher vous gêne,
Père, pour la porter ce n'est pas trop de deux.

“ — Ne vois-tu pas qu'ils vont te prendre aussi ?...

— Tant mieux !

Quand le prêtre à l'autel offre son sacrifice
La rubrique a voulu que pour ce saint office
Un servant l'assistât : à partir de ce jour,
Prêtre, vous devenez victime à votre tour,
Chaque pas vous approche un peu plus du Calvaire.
Le sacrifice va commencer ; et mon Père
En sera la victime, et comme Jean, debout
Près de la Croix, son fils sera là jusqu'au bout.
Or, les bourreaux émus écoutaient en silence
Malgré soi fascinés ; et dans cette assistance
De bandits que l'espoir d'un gain sordide arma,
À ces nobles accents, plus d'un, dit-on, pleura.
L'apôtre aussi pleurait, mais des larmes de joie,
Quand soudain, dénouant son long turban de soie,
Il le partage en deux, en conserve une part
Qu'il ceint, puis donne l'autre au jeune homme et repart.
On dit qu'à ce moment, — conte, légende, histoire ?
Je ne sais, et l'on peut sans pécher n'y pas croire, —
Au travers de la nue écartée à demi,
On dit qu'à ce moment le ciel tout bas sourit !

Il faut entendre ces chants soupirés par la voix des vierges annamites, le soir, quand tout se tait, quand tout est sombre, hormis les étoiles au ciel et la petite veilleuse qui jette les pâles rayons de sa lueur vacillante et craintive à travers les ombres du sanctuaire ; le soir, quand tout dort, hormis les âmes pieuses qui sont venues rêver et prier près du divin Ami dont le cœur veille là près d'elles ?

Le Hatinh.

Une petite chaîne de montagne qui descend graduellement de l'ouest vers la mer et ne s'arrête que devant l'Océan, sépare le Quang Binh du Hatinh. Quoi qu'en aient décidé les conventions humaines, c'est là qu'il faut placer la limite naturelle des deux grandes provinces annamites de Cochinchine et du Tonkin ; là, est la vraie ligne de démarcation entre le Sud et le Nord du Royaume, comme en témoignent d'ailleurs le langage, le costume et le caractère des gens par de légères, mais très réelles variations, qui ne sauraient échapper aux moins sagaces des observateurs.

Les plus hauts sommets de cette petite chaîne ne s'élèvent pas à plus de 1,050 mètres d'altitude, au dire des géographes. C'est peu en comparaison du Mont Blanc ; c'est beaucoup quand il faut grimper au sommet à pied, avec un soleil de plomb sur le dos. Ne vous laissez pas induire en erreur par le gros tracé rouge qui porte sur la carte l'indication trompeuse de " route mandarine ". De route (je parle d'il y a dix ans), il n'y en a pas ; à moins qu'on ne veuille donner ce nom au sentier de chèvre abrupt, qui grimpe jusqu'en haut, en s'accrochant aux flancs de la montagne, et redescend de l'autre côté, en bondissant de roc en roc ; il ne livre passage qu'aux piétons bien musclés et aux cavaliers en quête d'une occasion de se rompre le cou.

Le panorama qui se déroule du haut de ces montagnettes serait digne de tenter le pinceau d'un artiste. Mais je lui conseille de partir d'assez bon matin, pour arriver au sommet, au moment où le soleil étale par derrière l'horizon son disque rouge aurolé de rayons d'or pâle. Les dernières ombres de la nuit ont disparu à son approche.

A ces chaudes caresses, la nature entière s'éveille et secoue sa torpeur. Les hommes à leurs rizières ; les enfants

se hâtent de mener paître leurs buffles, ces bons vieux buffles, qui s'en vont la peau tannée par le soleil, d'un air bête et comme abrutis par le travail. Le long des fleuves, les pêcheurs apportent leurs filets, les barquiers commencent à larguer leurs voiles et à fixer leurs avirons. Dans l'air des chants retentissent, de joyeux appels sont jetés en passant aux paresseux qui dorment encore : c'est le Tonkin qui s'éveille, tandis que sa sœur du Sud, la Cochinchine, continue de goûter quelques instants de repos.

Puis le jour, le grand jour, se fait. A droite la mer se couvre de barques qui prennent le large, voiles au vent ; la montagne retentit des cris des oiseaux qui passent et repassent, comme des taches noires aussitôt effacées, dans l'azur du ciel. En bas, partout où il y a une chapelle, une église, les chrétiens s'assemblent pour réciter, sous la direction du chef du village, la prière du matin, ou assister au Saint Sacrifice, s'il y a un prêtre européen ou indigène.

Du sommet de Déo-Ngang, — c'est le nom de cette petite chaîne de montagnes — à l'heure où le soleil monte dans les cieux, j'aime à me représenter le divin soleil de justice, descendant sur la terre d'Annam, en cent lieux à la fois sous le voile de l'Hostie, pour éclairer les païens, fortifier les chrétiens, embrâser le cœur de ses prêtres, donner à tous les grâces dont tous ont besoin. Le pèlerin ne serait qu'un touriste vulgaire, s'il ne s'unissait d'intention à tous les missionnaires qui offrent en ce moment la divine Victime pour la conversion des pécheurs, la persévérance des justes, le soulagement des âmes des fidèles trépassés et la joie des saints dans le ciel !

O Salutaris hostia,
Quæ cæli pandis ostium !
Bella premunt hostilia
Da robur, fer auxilium !

Héroïques souvenirs.

Le Hatinh compte vingt-cinq mille chrétiens, mais disséminés aux quatre coins de la province, au lieu d'être groupés dans une seule préfecture, comme au Binh Chinh.

Aux époques des troubles, en 1866, 1874 et 1885, cet éparpillement aurait pu leur devenir funeste ; en 1885 surtout, peu s'en fallut que tous les chrétiens du Hatinh ne fussent massacrés. C'était le plan des rebelles, qui auraient pu ensuite, en toute sécurité, se rabattre sur Vinh, siège de l'occupation française, et sur Xa-Doai, principal centre chrétien de la mission ; mais Dieu déjoua leurs plans en envoyant, à la tête de ce district, un homme dont la prudence et la bravoure firent des prodiges. Au Tonkin méridional, chacun sait que si tous les chrétiens du Hatinh n'ont pas été exterminés, c'est à lui qu'on le doit.

On se rappelle encore au Hatinh, et on ne l'oubliera jamais, le jour mémorable où les fidèles, sortant de l'église à l'issue de la messe, virent les montagnes environnantes se couvrir de guerriers, qui s'approchaient à pas lents et menaçaient d'enserrer les chrétiens, dans un cercle qui se rétrécissait de minute en minute. Chaque soldat, pour se protéger contre les balles des fusils européens, portait devant soi une épaisse planche en guise de bouclier. Ainsi sûrs d'eux-mêmes et de leur stratagème, ils continuaient d'avancer.

Averti aussitôt, le Père exhorte ses catholiques à mettre leur confiance en Dieu, et ordonne de prendre les armes. Mais il y avait si longtemps que l'on bataillait, et la supériorité numérique des rebelles était si écrasante cette fois, que la plupart, découragés, préférèrent attendre, dans l'église, un trépas qui semblait inévitable.

“ — Vous avez raison ! leur cria le Père, il ne nous faut aujourd'hui que des braves. Que les lâches restent donc à

l'église avec les femmes et les enfants ! Mais au moins priez pour ceux qui vont s'exposer à la mort, pour essayer de vous sauver ! ”

Et, saisissant un fusil, il s'élance au pas de course, suivi d'une demi-douzaine de catéchistes et de trois cents pêcheurs, armés de lances.

Arrivés à quelques centaines de mètres des païens, ces trois cents braves se mettent à genoux, sur un signe du missionnaire qui prononce sur eux la formule d'absolution générale ; puis ils se relèvent et reprennent leur course ; les rebelles continuant, de leur côté, leur marche méthodique en avant. Encore quelques pas, et un combat corps à corps va s'engager. Le Père leur envoie alors une première décharge, puis une seconde, puis une troisième ; ses catéchistes l'imitent et ouvrent le feu à leur tour ; abrités derrière leurs primitifs boucliers, les rebelles reçoivent ainsi, sans sourciller leurs inoffensives décharges presque à bout portant, et n'en continuent pas moins d'avancer.

Une dernière cartouche restait dans le magasin du fusil du missionnaire ; c'était la dernière aussi de la provision de la petite troupe. Le Père, levant les yeux aux Ciel, fit feu sans même viser. Victoire ! ce dernier coup de fusil fut le signal d'un sauve qui peut général du côté de l'ennemi !

Une terrible panique s'était emparée subitement de l'armée rebelle qui jetant là, armes et boucliers s'enfuit dans un désordre indescriptible. Les chrétiens ne comprennent rien d'abord à ce dénouement inespéré ; mais, se remettant bientôt, ils s'élancent à la poursuite des fuyards et en saisissent plusieurs qui leur donnent l'explication du mystère : la dernière cartouche, dirigée par une main invisible, était allée jusqu'au dernier rang où il se tenait prudemment, selon l'usage annamite, frapper au front le général, et chacun s'était enfui de son côté. C'était parfaitement vrai, si vrai que le Père rentrait chez lui quelques instants après, porté triomphalement dans le palanquin du général.

Il trouva dans l'église ceux qu'il y avait laissés tout à l'heure, récitant avec ferveur leur " dernier " chapelet ; ils le croyaient du moins. Du palier de l'autel, il leur fait en deux mots le récit de ce qui vient de se passer.

" — Vous croyiez, hommes de peu de foi, que le bon Dieu serait vaincu par le démon ! Sachez-le donc, quand même nous ne serions que dix contre dix mille, si Dieu est avec nous, c'est à nos ennemis de trembler. "

* * *

Pour remercier le ciel de les avoir si miraculeusement arrachés à la mort, les Hátinhois ont élevé un temple au Sacré-Cœur de Jésus, source intarissable de toutes grâces

Quand on demandait au Père Magat, qui en avait été l'architecte, de quel style était son église : " de style Magat ", répondait-il en riant, et c'était vrai ; car si un grand cœur a présidé à la construction, c'est une main inexpérimentée qui en a tracé les lignes et dessiné les contours. Mais, " au pays des aveugles, les borgnes sont rois, " et, il est certain que l'église du Sacré-Cœur est le plus beau monument de tout le Hátinh.

De forme rectangulaire elle mesure 30 mètres de long sur 10 mètres de large, et est précédée d'un petit clocher qui ne pouvant encore, et pour cause, appeler les chrétiens à l'église, leur en montre cependant le chemin en élevant aussi haut qu'il peut une belle croix. Lorsque le P. Magat faisait les honneurs de son église, il ne manquait point de dire qu'elle avait été construite presque exclusivement avec les deniers de ses chrétiens, les plus pauvres de toute la Mission. Et lorsqu'on sait ce que signifie le mot " pauvreté " dans ce pays-là, on ne peut s'empêcher d'admirer la grande foi de ces humbles, de ces petits, de ces pauvres parmi les

pauvres, qui ont dû se priver plus d'une fois d'un bol de riz pour apporter leur pierre à l'œuvre commune.

Quant à l'ouvrier, le bon Père Magat, il s'est hâté, l'œuvre terminée, d'aller toucher son salaire, selon qu'il l'avait lui-même annoncé par avance et alors qu'une florissante santé promettait de le laisser de longues années encore à ses chers chrétiens et à la mission du Tonkin méridional. Un rhume négligé vint à bout, en quelques mois, d'abattre ce corps de si robuste apparence. Ne serait-ce pas plutôt que Jésus voulut son fidèle ouvrier plus près de son Sacré-Cœur, dans ce temple qu'il construit, Lui aussi, mais pour l'éternité et dont les âmes des saints fournissent les matériaux ? *De vivis et lapidibus eternum majestati tuæ preparas habitaculum !*

Le Nghê-An.

Situé tout au fond du golfe du Tonkin, entre la mer qui la presse à l'Est et les montagnes qui l'étreignent du côté de l'Ouest ; bornée au Sud par le Hatinh dont le sépare un large et superbe fleuve ; et au Nord par les collines du Thanh Hoa, la province du Nghê-An, par la beauté de ses sites, par sa situation géographique, par le caractère de ses habitants, par le grand nombre de ses chrétiens, mérite de fixer l'attention du touriste, du commerçant et du pèlerin.

C'est dans le Nghê-An, à Hoa Su (aujourd'hui Vinh) que le premier roi annamite des temps modernes fixa, en 968, la capitale de son royaume, après en avoir définitivement chassé les Chinois. C'était, paraît-il, un terrible homme, que ce Dinh-Thiên Hang. Il ne plaisantait pas avec les mauvais sujets. Ses parcs étaient, au dire des historiens, peuplés de tigres et de toutes sortes de bêtes féroces ; et lorsqu'on entrait dans les cours du palais, on apercevait dans chacun des angles, une énorme chaudière d'huile bouil-

lante dont l'inscription suivante, se balançant au sommet d'un long poteau, indiquait la destination : " Les coupables seront cuits ou mangés. "

Mais tout cela est bien vieux ; venons au présent.

La population du Nghê-An, moitié agricole, moitié maritime, jouit, parmi les Annamites, d'une réputation d'énergie et de turbulence justement méritée. On raconte que, dans certaines villes du Tonkin, une des plus terribles formules de malédiction que l'on puisse employer est celle-ci : " Que cinq gars du Nghê entrent dans ta maison ! " Autant vaudrait, paraît-il, souhaiter à quelqu'un de tomber dans les griffes du tigre.

Les habitants du Nghê-An sont réputés pour leur humeur batailleuse ; à ce point que les mandarins, dès qu'ils sentent dans l'air une odeur de rébellion, se tournent du côté du Nghê-An, pour prendre la température.

" — Le Nghê n'a pas encore bougé, me disait un jour l'un deux en pareil cas ; il n'y a rien à craindre ".

Mais, quand le Nghê bouge, *té diou qu'acô mon bon*, le Midi n'est rien à côté.

* * *

Il n'est pas rare de trouver, dans cette province, des hommes de 1m, 70 à 1m, 80, tandis que la taille moyenne des Annamites ne dépasse pas 1m, 54. Plus robustes que la plupart de leurs compatriotes au point de vue physique, ils leur sont également supérieurs par la trempe du caractère, d'aucuns ajoutent : par l'intelligence.

Mgr Retord écrivait des chrétiens de cette province, il y a quelque soixante ans : « On dit que ce sont les meilleurs de tous ». Le Bon pasteur connaissait ses brebis ; il pouvait comparer. Cependant les chrétiens du Nghê-An et les chrétiens d'ailleurs avaient appris la même doctrine de la bou-

che des mêmes maîtres. Si les premiers étaient les meilleurs de tous, ne serait-ce pas parce qu'une intelligence plus vive leur permettait de mieux comprendre et, partant, de mieux apprécier les vérités de la foi ? Ne serait-ce pas grâce à une volonté plus ferme qu'ils observaient mieux les préceptes de la religion ?

Lorsqu'éclata la terrible persécution de Minh Mênh, c'est la province du Nghê-An qui eut l'honneur d'entrer en lice la première.

Elle le fit avec sa générosité accoutumée, en offrant au martyr un de ses prêtres les plus vénérables, le Bienheureux Pierre Tuy, mis à mort pour la foi le 11 octobre 1833 et Béatifié par Sa Sainteté Léon XIII le 26 mai 1900. Un témoin oculaire qui avait autrefois été au service du Bienheureux en qualité de catéchiste, Bernard Thu, a fait un récit détaillé de son glorieux martyr. Cette déposition faite sous la foi du serment et confirmée par celle de plusieurs autres témoins, a été envoyée à Rome pour servir à l'instruction du procès de béatification.

* * *

En voici les principaux passages.

Le Père Tuy fut pris dans le village de Thanh Trai, au baillage de Thanh Phuong, où il était allé administrer un mourant. Il m'envoya prévenir aussitôt. J'accourus et essayai de gagner les soldats en leur offrant une barre d'argent ; mais je n'y réussis pas. Le lendemain, j'en offris plusieurs au sous préfet lui-même, s'il voulait relâcher le prisonnier. Il accepta ; mais à la condition que le Père se dirait médecin ; ce que celui-ci refusa constamment, " préférant, disait-il, mourir que de dire un mensonge ". On le conduisit alors à la capitale de la province, après l'avoir chargé d'une lourde

cang
moy
place
jusqu
le liv
" —
dema
" —
" —
vous
sonne
de mc
" —
pas m
n'ont
Le s
Vinh,
niers,
" —
sions l
plus ju
mérite
Plus
nal et
pouvoi
désirée
mais r
j'obtene
Dése
mandar
Quinz
" Lê Tu
l'a avou
Un d
noncer s

cangue ; mais je fus assez heureux pour obtenir des soldats, moyennant quelque menue monnaie, d'en être chargé à sa place et de faire porter le vénérable vieillard en palanquin jusqu'aux portes de Vinh. Là, on lui remit sa cangue et on le livra au gouverneur de la province.

“ — Etes-vous chrétien et prêtre, comme on le dit ? ” lui demanda ce grand mandarin.

“ — Je le suis.

“ — Qu'importe ? reprit le gouverneur ! déclarez que vous êtes médecin, et nous pourrons vous sauver ; car personne, ici, ne désire votre mort. Ne craignez-vous donc pas de mourir ?

“ — Pas le moins du monde ; tôt ou tard ne devons-nous pas mourir tous ? Dès lors le genre et l'époque de la mort n'ont qu'une importance secondaire. ”

Le saint vieillard demeura trois mois dans les prisons de Vinh, objet de la vénération et du respect de tous, prisonniers, soldats et mandarins.

“ — Que nous autres, gens de sac et de corde nous subissions la peine de la prison, disaient ses co-détenus, rien de plus juste ; mais ce vieillard vénérable, qu'a-t-il fait pour mériter ce châtement ? ”

Plusieurs fois le grand mandarin le fit venir à son tribunal et chercha à lui faire déclarer qu'il était médecin, sans pouvoir jamais y parvenir. Pour lui extorquer la réponse désirée, ou allait même alors jusqu'à le mettre à la torture ; mais moyennant quelques sous donnés aux soldats, j'obtenais facilement de le subir à sa place.

Désespérant de venir jamais à bout de sa constance, les mandarins, à la fin, décidèrent de porter l'affaire à la cour. Quinze jours plus tard, la réponse royale arrivait à Vinh : “ Lê Tuy est prêtre et a prêché la religion chrétienne ; il l'a avoué : qu'il soit décapité ! ”

Un des scribes vint m'en avertir. Je courus aussitôt l'annoncer au vénérable prisonnier.

“ — Père, lui dis-je, le moment est venu de vous préparer à la mort ; car votre dernière heure est proche, je crois.

“ — Dieu en soit loué ! répondit-il aussitôt ; mais toi, mon fils, ne sois pas triste, je t'en prie, car c'est une grâce insigne que tu m'annonces là et que j'étais loin de mériter ”.

Le cœur plein d'une sainte joie, il prit son repas, comme d'habitude ; puis il se retira pour s'entretenir avec Dieu seul et ne permit plus à personne de venir le troubler.

Le lendemain, aux premières lueurs du jour, on le tira de prison pour le conduire au supplice. Un mandarin, monté sur un éléphant, et trois cents soldats, armés de lances, formaient le cortège du martyr qui marchait son bréviaire à la main, d'un air radieux. Arrivés au lieu de l'exécution, les soldats se forment en cercle. Je m'avance au milieu d'eux et étends à terre quatre nattes, toutes simples, que je recouvre de deux belles nattes fleuries, que je m'étais procurées à cet effet. Au moment où il allait s'agenouiller dessus.

“ — Mon fils, me dit mon vénérable Père, de quel côté est l'Orient ” ?

Je le lui indiquai ; il se mit alors à genoux et resta assez longtemps en prière. A ce moment, le soleil qui montait à l'horizon, se voila tout à coup derrière un gros nuage, et d'épaisses ténèbres nous environnèrent.

“ — Quel est donc cet homme ? Serait-ce un esprit céleste, que le soleil se voile la face au moment où il va mourir ? ”

Pendant tout ce temps, j'étais resté près de lui. Sa prière achevée, je me prosternai devant lui en pleurant.

“ — Salut, ô mon Père, dis-je ; cent mille saluts ! Voici arrivé pour vous le moment d'aller jouir de cette félicité que vous avez tant désirée. Pour moi, je dois rester encore dans cette vallée de larmes. Je vous en supplie, ô mon Père, souvenez-vous toujours de moi.

“ — Courage mon enfant, me répondit-il, courage ! Dieu te bénira ”.

Quatre fois je me prosternai devant lui ; quatre fois, il me tint le même langage ; puis il ajouta :

“ — Tout est fini ; je suis prêt ”.

Au signal des cymbales, un soldat lui trancha la tête.

Bienheureux Pierre Tuy, priez pour nous !

* * *

Tel est récit de Bernard Thu. A l'exemple de Simon le Cyrénéen, le fidèle disciple avait aidé son maître à porter sa lourde croix. Le martyr consommé, il voulut, nouveau Joseph d'Arimathie, prendre soin de sa sépulture. Ayant obtenu des mandarins l'autorisation d'enlever le corps mutilé du martyr, il le transporta dans sa propre maison, au village de Trang Nua, où il resta plusieurs jours, exposé à la vénération des fidèles.

* * *

Le lecteur n'aura pas manqué de remarquer, dans cet intéressant récit, avec quel facilité soldats et mandarins se laissaient acheter à l'envi. Alors comme aujourd'hui, leur faveur allait au plus offrant, et personne ne songeait à se scandaliser de cette encaissement des consciences.

On l'a vu de cette narration, grâce à quelques sapèques glissées adroitement dans la main du soldat de garde, le dévoué Bernard Thu obtenait de porter la cangue à la place de celui qu'il appelait son père, de recevoir le rotin pour lui ; il eût acheté sa grâce, sans l'inflexible détermination du saint vieillard qui préféra mourir que de vivre au prix d'un mensonge. Tout cela est très annamite, mais n'en est pas moins admirable de dévouement et de piété filiale.

* * *

Vinh, dont il vient d'être question plusieurs fois, est la capitale civile de la province du Nghé-An ; Xa Doai en est la capitale ecclésiastique, ainsi que, d'ailleurs, de toute la mission du Tonkin méridional.

Malgré l'importance que lui donne la présence du vicaire apostolique et des principales œuvres de la mission, Xa Doai n'est qu'un pauvre village annamite avec ses haies de bambous, ses chemins malpropres, tortueux et étroits, traversé par un arroyo puant, et situé dans un des lieux les plus malsains du Nghé-An.

* * *

Quels motifs ont bien pu déterminer les anciens missionnaires à faire pareil choix ?

Inutile d'abord de faire remarquer qu'il était absolument impossible, à cette époque de persécutions continuelles, de s'établir au chef-lieu de la province ; c'eût été se jeter de propos délibéré dans la gueule du loup.

Le grand nombre de chrétiens dans les villages avoisinants était déjà de nature à incliner les missionnaires à choisir Xa Doai plutôt qu'une autre chrétienté ; mais une autre considération fit pencher la balance en sa faveur. Primitivement le village Xa Doai était tout entier situé sur la rive gauche du fleuve, sur le territoire du baillage de Hung Nguyên ; or, depuis longtemps, la plupart des habitants étaient venus se fixer sur la rive droite qui faisait partie du baillage de Chan-Loc ; de telle sorte que le mandarin de Chan-Loc ne mettait jamais les pieds chez eux, n'ayant rien à faire avec les sujets de son confrère, lequel n'aurait jamais osé les venir troubler dans un pays hors de sa juridiction. La quasi certitude de ne recevoir jamais la visite de ces messieurs était chose à apprécier à cette époque ; il n'en fallut pas davantage pour valoir à Xa Doai l'honneur de devenir évêché.

Ce que la mission, l'évêché, la capitale, le village, les bambous qui l'entourent, — ce qui a fait l'aspect qui a attiré l'attention sur cet aspect qui a une voix harmonieuse, leurs pieux, la mission du plus beau. Au lieu de lancer des regards de leurs yeux, au laboureur, au fleuve, le baillif, dévalant la rive pour mieux dire, j'y ai passé missionnaire. Construit en forme de divers réunis, certaines on peut trouver intéressant, ce

* * *

Ce que la nature a refusé à Xa Doai, la main des hommes s'est efforcée de le lui donner. Les établissements de la mission, l'évêché, tout modeste qu'il soit, la procure, la cathédrale, la petite place qui l'entoure, la cure, et, tout à l'autre bout du village, le petit séminaire avec sa belle haie de bambous qui l'enferme dans son immense quadrilatère, tracé, — cela se voit à sa parfaite régularité, — par une main européenne, tout cela contribue à donner à Xa Doai un aspect qui n'est pas dénué de charmes. Mais ce qui intéresse surtout les visiteurs, Annamites et Européens, c'est la voix harmonieuse des quatre cloches qui balancent dans les airs leurs pieuses symphonies. Elles sont les seules de toute la mission du Tonkin méridional, et leurs sons en semblent plus beau. Aussi lorsque, la veille de quelque grande fête, elles lancent du haut de leurs tours ajourées les notes sonores de leurs improvisations ingénues et variées à l'infini, le laboureur, au milieu des champs, suspend ses travaux ; sur le fleuve, le barquier laisse tomber ses rames et le missionnaire, dévalant de la montagne au trot de son cheval, s'arrête pour mieux écouter.

Parmi tous les établissements de la mission, on me permettra de donner une mention spéciale au petit séminaire. Il le mérite par l'importance de l'œuvre qui s'y accomplit et par la beauté des constructions ; et puis, s'il faut tout dire, j'y ai passé les quatre plus belles années de ma vie de missionnaire.

Construit en-dehors du village, tout au milieu des champs, formé de divers bâtiments séparés spacieux et bien aérés, il réunit certainement toutes les conditions hygiéniques que l'on peut trouver à Xa-Doai. Mais ce qui le rend surtout intéressant, ce sont ses 240 enfants, l'espoir de la mission

et de la moisson future. *Spes messis in semine*. L'instruction que reçoivent nos élèves est essentiellement chrétienne ; les auteurs latins qu'ils traduisent pendant le cours de leurs études, s'appellent Sulpice Sévère, Salvien, saint Bernard, saint Augustin, Prudence. On y ajoute en seconde et en rhétorique la traduction du cathéchisme du Concile de Trente, le plus beau latin des temps modernes, dit-on.

En somme, à la fin de leurs études, nos élèves sont capables de comprendre le latin de la théologie et du bréviaire ; ils peuvent aussi soutenir, sans trop de fautes, une conversation en latin. Il serait injuste d'exiger davantage d'élèves qui passent près de la moitié de l'année à être malades, ne font leurs études qu'à bâtons rompus et parlent une langue latine.

* * *

Tels quels nos prêtres annamites et nos petits catéchistes ont rendu, grâce à leur petite provision de latin *moyennageux*, de grands services à nos officiers à l'époque de l'occupation ; ils en rendent tous les jours aux voyageurs qui peuvent les entretenir dans la langue de Cicéron, légèrement retouchée ; ils leur répondent dans celles de saint Bernard, et on se comprend fort bien. C'est l'essentiel.

Pour importante qu'elle soit, l'instruction seule ne joue pas le rôle principal dans la formation d'un futur ministre des autels. Elle doit nécessairement céder le pas devant la piété qui peut à la rigueur la remplacer quelquefois, mais ne saurait jamais être remplacée par elle. Aussi les exercices de piété tiennent-ils une large place dans la vie de nos élèves, et ceux qui les voient gambader en récréation peuvent se convaincre qu'ils ne sont pas pour cela ce que l'on appelle, en style de collège, des saintes nitouches. Ils l'ont, du reste, clairement montré en 1885, lorsque les rebelles attaquant

de tous les côtés à la fois les chrétientés de la mission, il fut nécessaire de prendre les armes pour repousser ces bandits. Les missionnaires n'eurent pas alors de meilleurs lieutenants, de plus braves soldats que nos catéchistes et nos élèves des grand et petit séminaires, forcément licenciés à cette époque de troubles.

* * *

Parmi les exercices de piété, il en est un auquel il est difficile d'assister sans être bientôt saisi par l'émotion.

Chaque vendredi, dans toutes les chrétientés de la mission, on a l'habitude de remplacer une partie de la prière du soir par l'exercice du chemin de la croix. Chaque catégorie de prières annamites se récite sur un ton en rapport avec le sentiment exprimé par les paroles. Le ton du chemin de la croix a quelque chose de triste et de douloureux ; il n'est pas rare qu'il arrache des larmes à ceux-mêmes qui récitent ces pieuses et touchantes prières, l'accent des voix en devient alors plus déchirant et ajoute encore à l'expression de cette mélodie si simple et si saisissante.

Par sa simplicité, la mélodie annamite du chemin de la croix rappelle ce que disait saint Augustin du chant de la primitive Eglise, qu'il était " parfois si simple qu'il différait à peine des inflexions ordinaires du discours ". C'est la confirmation, en même temps que l'explication par l'exemple, de la belle théorie du docte auteur des Mélodies Grégoriennes.

" La musique tient du langage ou, pour mieux dire, n'est autre chose qu'un langage servant à exprimer au dehors, par le moyen des sons, la pensée et le sentiment qui se remuent au-dedans de l'âme ; la musique est une parole ordinaire, parce que la pensée elle-même est plus élevée, le sentiment plus vif et plus ardent. Quelle pensée et quel senti-

ment plus que la pensée et le sentiment religieux demandent ce surcroît de puissance dans l'expression, cette variété de cadences et de modulations qui caractérisent le langage musical ? Ne soyons donc nullement surpris de voir chez tous les peuples et à tous les âges le chant se substituer à la simple parole ou du moins lui prêter son concours pour louer dignement la divinité ”.

Les Annamites ne pouvaient faire exception à cette règle, eux chez qui la simple lecture à haute voix suffit à donner à la parole l'allure d'un chant. Aussi toutes leurs prières sont-elles chantées, comme il est dit plus haut, chacune dans le ton qui lui convient.

Le chemin de la Croix, l'acte de contrition, les prières du carême sont empreintes, chacune avec une nuance qui lui est propre, d'un profond sentiment de tristesse. Les Actes avant et après la communion expriment l'allégresse mêlée à l'admiration et à l'amour ; le catéchisme a le ton alerte et gai d'un récitatif.

Malheureusement ce que les notes sont impuissantes à rendre, c'est l'expression intense que les Annamites savent donner à ces chants, et qui naît en partie de leur rythme simple et naturel. Ce rythme, comme dans le plain-chant, est celui du discours : il n'est pas plus possible de le noter sur l'échelle musicale des sons, qu'il n'est possible d'indiquer par les signes de l'écriture les nuances infinies de ce que les grammairiens appellent le nombre oratoire.

J'ai parlé de ces pieux cantiques à l'occasion du petit Séminaire de Xa-Doai, non qu'elles ne soient en usage que là, — dans toutes les chrétientés annamites on ne récite pas autrement les prières, — mais parce que nulle part je n'ai été autant frappé de la beauté simple et saisissante de ces chants primitifs, qui m'ont remémoré bien souvent les paroles de saint Augustin :

“ Quand je me rappelle les larmes que je répandais en

entendant les saintes mélodies de vos temples, Seigneur, je ne puis méconnaître la grande utilité de cette institution ”.

Bord de mer.

C'est surtout parmi la population maritime que le christianisme réussit à s'implanter et à se développer en Annam. A quoi faut-il attribuer ce fait ? Sans doute à la facilité plus grande qu'avaient les prédicateurs de l'Evangile d'y séjourner, à portée de quelque barque toujours prête à lever l'ancre et à niler au moindre danger ; et aussi, j'imagine, à une vie plus droite, à des mœurs plus simples chez ces braves pêcheurs en contact journalier avec cette grande éducatrice qu'est la nature, le ciel et sa voûte d'azur parsemée de diamants, l'immensité des flots, le péril caché dans chaque vague qui passe.

Mais il est une autre cause, c'est l'ignorance du chinois, des auteurs chinois, de la philosophie chinoise. Il n'est pas de plus sûr moyen de fausser un jugement, d'atrophier un cœur et d'embrouiller une imagination. Le seul avantage réel que je lui reconnaisse, c'est de développer prodigieusement la mémoire. L'indigène dont le bon sens n'a pas été déformé par toutes ces chinoiseries, est mieux disposé à recevoir les vérités sublimes de la doctrine chrétienne.

Or, nulle classe plus que celle des pêcheurs, n'est à l'abri de ce danger. C'est du moins ce que j'ai remarqué dans trois ports de mer, où j'ai séjourné assez longuement. Au surplus il est possible qu'il en soit autrement ailleurs : en Annam, il faut bien se garder de trop généraliser ; ce qui est vrai d'une province peut être faux d'une autre, et les causes que je viens d'indiquer pour les avoir constatées à Cua-Lo, à Cua-Van et à Cua-Quen, peuvent fort bien être contrariées et,

partant, ne pas ressentir les mêmes effets, en d'autres ports du royaume.

* * *

Quoi qu'il en soit, en ce qui concerne le Tonkin méridional, c'est dans les ports du Nghé-An, du Hatinh et du Binh-Chinh, qu'il faut chercher les plus vieilles chrétientés de la mission. Plusieurs d'entre elles se vantent d'avoir été fondées par le premier apôtre du Tonkin, le Père Alexandre de Rhodes. Cua-Lo est du nombre. On ne peut lui dénier l'honneur d'avoir reçu la visite de l'illustre missionnaire : car la tradition est ici d'accord avec un monument écrit qui ne laisse guère de doute. Cette pièce est du Père de Rhodes lui-même. Il est vrai qu'il n'y est pas question de Cua-Lo, mais d'un Cua-Chua ; seulement comme ce Cua-Chua est marqué sur la carte du même auteur au point précis où nous écrivions aujourd'hui Cua-Lo, on ne peut douter de l'identité de ces deux noms.

Le célèbre jésuite passa donc par Cua-Chua ou Cua-Lo ; il y séjourna même. La connaissance qu'il a de l'histoire locale en est une preuve. Quand on sait avec quel zèle l'ardent apôtre prêchait l'Évangile, il est assez naturel de penser qu'il y fit quelques néophytes. Le contraire serait bien étonnant, outre qu'il serait en opposition avec la tradition du pays.

Voici ce document :

“ Une fille du roy de la Chine, pour la vie infâme et débordée qu'elle menait, ayant été par le commandement de son père jetée et noyée dans la mer, le corps en fut porté et poussé par les flots à un port du Tonkin, où quelque accident étant arrivé à un des habitants du pays auprès du corps mort de cette fille, la ville non seulement luy donna la sépulture, mais luy dédia le port comme à une déesse

tuté
Cua-
supe
d'An
n'y a
les n
toute
abor
Dieu
voir
reyn
gnem
vraye
Le
d'hui
royau
sieurs
quelq
l'honr
que C
culte
vénèr
cellen
de à h
consol
nière,
Un
sacré
térité
mais a
vis, p
d'une
nait le
faire p

tutélaire, et luy donna le nom qu'il porte encore aujourd'huy Cua-Chua, c'est-à-dire le port de la reyne ; et de ce lieu, la superstition s'est tellement répandue par tout le royaume d'Annam, qu'il n'y a point de port dans toute la coste, où il n'y ait un temple dédié à cette infâme fille, à laquelle tous les marchands et les mariniers rendent de grands honneurs, toutes les fois que les vaisseaux sortent du port, ou qu'ils y abordent, comme à la déesse et à la gouvernante des mers. Dieu nous fera un jour la grâce, comme nous espérons, de voir dans ces mesmes ports, les temples profanes où cette reyne impudique, digne de toutes les exécérations, est indignement honorée, dédiées à la Vierge Reyne du Ciel, la vraye étoile de mer, la guide et la tutrice des mortels".

Le vœu du pieux missionnaire est certainement aujourd'hui un fait accompli, car il n'est peut-être pas un port du royaume d'Annam, qui ne compte, à l'heure où j'écris, plusieurs chrétientés ; pas un, par conséquent, où ne s'élève quelque temple, ne fut-ce qu'une misérable paillette, en l'honneur de la Très Sainte Vierge. Toutefois, il convenait que Cua-Chua qui avait été particulièrement souillé par le culte de la misérable créature que les malheureux païens vénèrent encore sous le titre de Duc-Mo, " la mère par excellence ", marquât son repentir par une ferveur plus grande à honorer l'immaculée Mère de Dieu. Ce sera une des consolations de celui qui écrit ces lignes, à son heure dernière, d'avoir été l'instrument de cette œuvre.

Un bon vieux curé annamite de mon district avait consacré les économies de toute une vie de privations et d'austérité à édifier une petite église, sans prétention, sans style, mais au demeurant fort gentille pour le pays. Quand je la vis, pour la première fois, gracieusement assise au pied d'une montagnette surmontée d'une belle croix qui dominait le port, j'eus la pensée d'achever le peu qui restait à faire pour qu'on y pût conserver le Saint-Sacrement. Un

confrère offrit le tabernacle, un beau tabernacle en bois laqué ; un autre le ciboire et les chandeliers ; un troisième un dessus d'autel qui fait honneur au goût artistique des fils de Bretagne. Mon catéchiste passa une demi journée à récurer une vieille lampe du sanctuaire déniché à point nommé dans les combles du séminaire.

Puis, un beau jour, je saute en selle et cours raconter mon projet à Mgr Pineau, notre vénérable vicaire apostolique, à une douzaine de kilomètres de là. Sa Grandeur venait de recevoir d'une généreuse bienfaitrice du pays des Flandres, en souvenir de son frère mort missionnaire au Tonkin méridional, une fort belle statue de la Sainte Vierge, grandeur naturelle.

— Elle sera, avait dit l'évêque, pour la première église digne de la recevoir ”.

J'arrivais à point, inutile de dire qu'il me fut facile de l'obtenir. La cause était gagnée d'avance ; la statue fut pour moi, ou plutôt pour l'église de Loc-Mi, chef-lieu de la paroisse de Gua-Lo. Elle fut bénite et inaugurée solennellement, au milieu d'un grand concours de fidèles, par Mgr le vicaire apostolique assisté de quatre missionnaires et de trois prêtres indigènes, le premier dimanche de mai 1893. Ce jour-là j'imagine qu'au ciel on dut s'occuper un peu particulièrement de ce petit coin du Tonkin, où s'accomplissait, après deux siècles et demie d'attente, le vœu du premier comme du plus grand missionnaire de ce pays. Un temple à la Vierge Immaculée s'élevait au sein de cet immense port où avait pris naissance le culte rendu à l'infâme déesse de l'impudicité.

Il y a des journées un peu rudes où l'on sent très lourd sur ses épaules le “ poids du jour et de la chaleur ” ; ce sont les plus nombreuses ; mais qu'il en est de belles, et de douces, et de suaves ! On a dit que “ le plaisir de mourir sans peine vaut bien la peine de vivre sans plaisir ”. Sans

doute ! sans
sentir qu'on
pensera même
vivre sans plaisir
une les citad
délabrées le
r'a connu qu
après une joi
il écoute les
choeur leur p
formée en ég
Cette joie
quelquefois, r
je me rappell
jamais pu de
la peine qu'or

Natif de j
Hatinh, d'où l
finit par écho
Tân-Loc, chrét
était un solici
blement bête.
récompense : a
demeurer par
Trân-Duê lui s
pas banal du t
de chaque gra
chaque carrefo
l'heure des offic
s'approcher de
jour. Les deux

douté ! sans doute ! Mais est-ce vivre sans plaisirs que de sentir qu'on travaille pour Dieu, le bon maître qui récompensera même un verre d'eau donné en son nom ? Est-ce vivre sans plaisir que de voir, sous ses coups, s'écrouler une à une les citadelles du démon, et planter sur leurs murailles délabrées le glorieux fanion du Christ ? Quel missionnaire n'a connu quelques-unes de ces minutes délicieuses où, assis après une journée de labeurs au seuil de sa pauvre pailotte, il écoute les enfants qu'il a engendrés au Christ réciter en chœur leur prière du soir dans l'ancienne pagode transformée en église !

Cette joie si douce, Dieu m'a permis aussi de la goûter quelquefois, mais je dois l'avouer, ailleurs qu'à Cua-Lo où je me rappelle n'avoir baptisé qu'une famille. Encore n'ai-je jamais pu décider la mère à se convertir. L'histoire vaut la peine qu'on la raconte.

Natif de je ne sais plus quel village de province de la Hatinh, d'où la misère l'avait chassé, un certain Trân-Duê finit par échouer, en compagnie de sa femme légitime, à Tân-Loc, chrétienté du port de Cua-Lo. Le nouveau venu était un solide gaillard, grand, gros, bon enfant et passablement bête. Tant de qualités ne pouvaient demeurer sans récompense : aussi les notables du village l'engagèrent-ils à demeurer parmi eux. Le crieur public venait de mourir ; Trân-Duê lui succéda dans ces hautes fonctions. Ce n'était pas banal du tout de voir ce grand diable de païen, la veille de chaque grande fête, parcourir le village, s'arrêter à chaque carrefour, annoncer la solennité du lendemain, l'heure des offices, et ajouter même un mot d'exhortation à s'approcher des sacrements à l'occasion d'un aussi saint jour. Les deux mains placées de chaque côté de la bouche,

en manière de porte-voix, il débitait son boniment avec un sérieux imperturbable.

“ Salut au village, aux vieillards et aux chefs ! au peuple hommes, femmes et enfants, salut ! On vous fait assavoir que le curé va venir faire l'administration dans le village. Les tièdes et les pécheurs ont là une belle occasion de rentrer en grâce avec Dieu en s'approchant des Sacrements comme il convient. Qu'on y songe ! Le curé va se déranger, faire un long voyage pour vous confesser. Refuserez-vous de faire les deux pas qui vous séparent de l'église ? D'ailleurs c'est la loi de la religion :

Tous tes péchés confessera
À tout le moins une fois l'an.

Compris ? Entendu ? ”

Quinze années durant, semblables au gros tambour qui à Tân-Loc, fait office de cloche en attendant mieux, ce pauvre homme appela ses concitoyens à l'église sans jamais y entrer pour son propre compte. Plusieurs fois, ses voisins l'avaient exhorté à se convertir ; mais en vain. Mais un jour, de lui-même, il était venu trouver le curé, il lui avait demandé des livres de religion et s'était mis à les étudier avec ardeur. Ses cinq enfants furent par lui parfaitement instruits des vérités chrétiennes et préparés au baptême. Il leur fut administré en même temps qu'à lui-même, en présence de toute la paroisse, un matin de Pâques, avant la grand'messe. Quelqu'un pourtant manquait à la fête : à côté du père et des cinq petits, la place de la mère était vide. Il nous avait été impossible de décider cette pauvre femme à se faire chrétienne.

Dans son ardeur de néophyte, le mari s'était même avisé d'employer, pour convaincre son indocile moitié, l'argument peu évangélique du rotin. Les choses allaient à ravir et, tout

joyeux, le cher homme s'en fut conter l'affaire au curé. On devine la réponse du pasteur. Tràn-Duê en resta navré : " Si ma femme n'est pas encore chrétienne " me disait-il un jour, la faute est au vieux curé. Une femme doit obéissance à son mari, surtout quand ce qu'il commande est raisonnable ; et si elle ne veut pas lui obéir, il a le droit de l'y contraindre. C'est ce que je faisais, l'obligeant à écouter, en silence, la lecture du catéchisme, et la punissant d'un coup de rotin quand elle était distraite. Déjà elle commençait à se laisser toucher et manifestait quelque intention de se convertir, elle aussi, quand le vieux curé auquel je contai la chose, me défendit de la frapper désormais. Depuis lors, c'est fini ! ma pauvre femme vivra et mourra païenne " !

J'essayai d'expliquer à l'ardent néophyte que Notre-Seigneur n'acceptait dans son église que les âmes de bonne volonté.

Je n'ose me flatter d'avoir convaincu mon homme ; pourtant il me promit en me quittant de prier et de faire prier chaque jour ses petits enfants pour que le bon Dieu (puisque Lui seul peut le faire) veuille bien changer le cœur de leur mère.

La chrétienté de Mai-Huong. — Cua-Van et Van-Phan.

— Héroïques souvenirs.

Avant de quitter Cua-Lo, un souvenir à Mai-Huong, gracieux petit village de pêcheurs situé tout à l'entrée du port, à 200 mètres de l'embouchure du fleuve. La population de Mai-Huong, toute chrétienne, s'élève à près de 600 habitants, gens simples et paisibles, vivant quelquefois du produit de leur pêche, et plus souvent de privations. Car, depuis quelque temps, les mauvaises années succèdent aux mauvaises années ; le poisson, effrayé, disent les pêcheurs,

par les bâtiments européens qui passent et repassent dans ces parages, s'est enfui loin de la côte ; et des gens qui vivaient, il y a une quinzaine d'années, dans une honnête aisance, en sont réduits aujourd'hui à mendier leur riz !

* * *

Quoiqu'il en soit de la cause qui a amené cette crise, le village de Mai-Huong serait probablement mort, si la mission n'en avait eu pitié et n'eût acheté pour lui quelques hectares de rizières qu'on cultive entre deux coups de filets. Elle n'a fait d'ailleurs en cela que solder une vieille dette de reconnaissance pour les services rendus aux missionnaires par ces braves gens au temps des persécutions.

Ce sont des pêcheurs de Mai-Huong qui, en 1859, au péril de leur vie, conduisirent Mgr Gauthier à l'île inhabitée de Hon-Mât, à une trentaine de kilomètres du rivage. Pendant les trois mois que l'évêque y passa dans une hutte qu'ils lui construisirent, attendant une occasion de se rendre à Saïgon, les chrétiens de Mai-Huong ne manquèrent jamais, par n'importe quel temps, d'aller, chaque semaine, ravitailler le vénérable exilé. Le successeur de Mgr Gauthier s'est honoré à se rappeler ces actes de dévouement, et j' imagine que, du haut du ciel, l'évêque d'Emmaüs dut applaudir au geste de l'évêque de Calama, offrant au village qui allait disparaître les quelques pièces d'or qui l'ont sauvé, lui, le sauveur du premier vicaire apostolique du Tonkin méridional.

* * *

Après avoir quitté Cua-Lo, le premier port que l'on rencontre en montant vers le nord, c'est Cua-Van. Pendant

une bonne moi
coupés et qui s'
tent un aspect
tantôt se pen
flots bleus, tar
étaient éblouis
rayons d'un sol
à l'infini de c
silhouettes, qui
tesques ; les bar
où elles ont c
comme d'un nic
de l'aile et sillo
à fondre sur
près de la surfa
nent, passent
chés tout au so
sardines qui po
et beaucoup d'
de Cua-Lo à Cu
Notre barque
raissent, l'horis
toute verdoyan
de vie, s'étend à
ravis. La mer,
tableau dans un
c'est beau ! P
l'admirent chaq
siné le plan et c

Ce n'est pas

une bonne moitié du voyage, des rochers bizarrement découpés et qui s'élèvent à pic sur le bord de la mer, présentent un aspect fort pittoresque. Ces masses sombres, qui tantôt se penchent, comme pour mieux se mirer dans les flots bleus, tantôt se retirent discrètement, comme s'ils étaient éblouis par l'or des sables qui scintillent sous les rayons d'un soleil de feu ; les formes capricieuses et variées à l'infini de ces blocs taillés par la nature en manière de silhouettes, qui revêtent la nuit des airs de fantômes gigantesques ; les bandes de mouettes qui, du creux des cavernes où elles ont élu domicile, s'élancent, à perdre haleine, comme d'un nid de corsaire, sur la mer, qu'elles effleurent de l'aile et sillonnent en tout sens, l'œil aux aguets et prêtes à fondre sur l'imprudent poisson qui s'approcherait trop près de la surface ; les barques de pêcheurs qui vont, viennent, passent et repassent avec leurs petits mousses perchés tout au sommet du mât pour découvrir les bancs de sardines qui pourraient passer dans le voisinage ; tout cela et beaucoup d'autres choses encore font du trajet par mer de Cua-Lo à Cua-Van un voyage fort intéressant.

Notre barque file vivement à gauche, les rochers disparaissent, l'horizon s'élargit et la belle plaine du Dong Thanh toute verdoyante de rizières, débordante de population et de vie, s'étend à perte de vue devant nos yeux étonnés et ravis. La mer, la plaine, les montagnes, les bois, tout ce tableau dans un cadre de quelques kilomètres carrés, que c'est beau ! Pourquoi faut-il que tant de pauvres païens l'admirent chaque jour sans soucis de l'artiste qui en a dessiné le plan et ordonné l'exécution ?

* * *

Ce n'est pas à dire qu'à Cua-Van le bon Dieu n'ait pas

aussi ses adorateurs, comme à Cua-Lo ; seulement là-bas ils étaient presque autant de milliers qu'ici de centaines. La principale chrétienté, Van-Phân, n'en compte que 500 ; et chacune des petites chrétientés qui l'entourent, Si, Ben Den, Dong Thap et Thanh-Trai, n'en a guère plus de 200 à 250. Avec quatre autres situées un peu plus loin dans l'intérieur, et qu'on ne peut, pour cette raison, considérer comme faisant partie du port de Van, on arrive à peu près exactement au chiffre de 1,200 chrétiens dans un rayon de trois kilomètres. C'est encore le *pusillus grex*. Mais l'avenir est plein d'espérance. En effet, plusieurs de ces chrétientés n'ont pas plus d'une dizaine d'années d'existence, les grands villages dont elles faisaient partie et qui jusque-là avaient fermé leurs portes aux ouvriers apostoliques ont donc été entamés ; la trouée est faite : on peut entrer. Les parents et amis des néophytes n'ont pas tout rompu avec eux le jour de leur conversion ; ils continuent à les voir. Qu'un incident survienne, et avec la grâce de Dieu, leur fasse tourner les yeux vers le catholicisme, il leur est incomparablement plus facile de venir à nous que s'ils étaient les seuls de leur village.

Ces nouveaux venus ont comblé, et au delà, les vides causés par les massacres de 1874 ; et il n'y paraîtrait plus aujourd'hui, n'étaient les nombreuses veuves qui témoignent encore de la haine des lettrés, organisateurs de ces tueries.

La chrétienté de Van-Phân perdit, dans cette tourmente, 70 de ses chrétiens. Celle de Si, à l'entrée même du port, fut plus éprouvée encore, puisqu'il ne se trouvait plus, après le massacre, un seul homme dans tout le village, pour remplir les fonctions de maire, qui de ce fait, passèrent dans les mains d'une femme, en attendant que les enfants eussent grandi. Or, c'était une luronne, une femme qui valait deux hommes, que madame la mairesse de Si ; et l'on raconte que, plus d'une fois, pendant sa régence, elle donna passablement

de fil à r
de disette,
elle ne se
gnie de sés

“ — Gra
en cherche

“ — Tie

“ — Ou
défendre le
mes et les e

Et si le
daient tout
de façon.

“ — Gra
riz, nous pa

Le bonho
il finissait p

Un jour
nombre de p
et ordonna c

de Si revinv
tant et si bie
commencer.

les petits enf
les femmes
belle chrétier
presque tous
plus héroïque

Voilà les hi
nam, à la vei
vent goûter
santes de par
à rappeler, en

de fil à retordre au mandarin du voisinage. Aux époques de disette, si fréquentes en Annam, un bissac sur l'épaule, elle ne se gênait pas pour venir au mandarinat en compagnie de ses commères.

— Grand mandarin, nous n'avons plus de riz et venons en chercher.

— Tiens, comme ça ?

— Oui, oui, comme ça ! Puisque vous n'avez pas su défendre les maris et les pères, nourrissez au moins les femmes et les enfants.

Et si le mandarin faisait la sourde oreille, elles s'étenaient tout de leur long par terre dans le prétoire, sans plus de façon.

— Grand mandarin, quand vous nous aurez donné du riz, nous partirons ; mais pas avant !

Le bonhomme commençait par maugréer, tempêter, puis il finissait par s'exécuter.

Un jour pourtant, de guerre lasse, il fit venir un certain nombre de palanquins, jeta dedans les terribles quémanteuses et ordonna de les reporter à domicile. Seulement les femmes de Si revinrent à la charge, une fois, deux fois, trois fois ; tant et si bien que le mandarin dut finir par où il aurait dû commencer. La distribution du riz fut faite, à l'ordinaire, et les petits enfants des massacrés eurent à manger. Bravo ! les femmes de Si, dont le courage a sauvé de la ruine une belle chrétienté qui compte aujourd'hui près de 150 chrétiens, presque tous fils de pères martyrs et de mères peut-être plus héroïques encore.

Voilà les histoires que l'on se raconte au beau pays d'Annam, à la veillée, le soir ; car les Annamites, eux aussi, savent goûter le charme de ces réunions toujours si intéressantes de parents, d'amis, de voisins ; où les anciens aiment à rappeler, en les enjolivant sans doute, les choses d'autre-

fois. Seulement là-bas ces délicieuses soirées ont lieu l'été, en plein air, à la lueur de

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles.

Le bon souvenir que j'en ai gardé ! Entre le souper et la prière du soir en commun, les gens du village avaient pris l'habitude de se réunir sur le bord du fleuve à trente pas de ma porte.

Je me mis un soir à faire comme eux. A partir de ce jour, ces petites réunions devinrent presque officielles. Dans la plupart des familles, l'heure du souper fut avancée, tellement on avait peur d'arriver en retard et d'être obligé de se contenter des dernières places. De grosses pierres servaient de sièges. Assis en rond, le Père au milieu, puis chacun à sa place, selon l'ordre de préséance, les vieillards d'abord puis les chefs du village, ensuite les hommes, enfin les enfants et les femmes, on devisait pendant des heures entières. Les anciens racontaient les persécutions, les massacres, la ferveur des martyrs, le zèle des prêtres, le dévouement des fidèles, etc.

*
* * *

Parmi les habitués de nos réunions, je me rappelle en particulier trois excellents chrétiens auxquels je suis heureux de donner ici en passant un petit souvenir.

L'un d'eux était un magnifique vieillard de 89 ans, encore suffisamment vigoureux pour aller chaque jour en mer faire la pêche ; on l'appelait Cò Thuy (le père Thuy). Quatorze enfants, tous mariés et pères de famille, formaient une magnifique couronne à ce patriarche, bon et simple à la façon de ceux de l'ancienne loi ; et c'était vraiment un magnifique

spectacle que de voir, le dimanche, au sortir de la messe, tous les enfants réunis autour de leur père pour le saluer avant de retourner à leurs villages.

Chef de la chrétienté de Van Phàn pendant plus de quarante ans, il en était l'histoire vivante. Il fallait l'entendre raconter toutes les misères qu'avaient eues à endurer les chrétiens à l'époque des persécutions.

Quelqu'un tombait-il malade ? On devait, pour aller chercher le curé, en demander la permission au village païen dont la chrétienté faisait partie, et naturellement un cadeau en argent devait accompagner la demande d'autorisation. Le mandarin ordonnait-il quelque corvée ? C'était aux chrétiens seuls de l'accomplir, sous peine de se voir dénoncer comme sectateurs de la religion prohibée. Les coffres du sous-préfet étaient-ils vides ? Rien de plus simple que de les remplir ; le magistrat feignait d'apprendre qu'il existait des chrétiens dans le voisinage et les faisait aviser parternellement qu'il allait procéder à leur arrestation ; à moins que... ; le reste était dit à mots couverts, mais que tout le monde comprenait parfaitement.

Un jour que le bon père Thuy nous disait son grand âge :

“ — De mon vivant, ajouta-t-il, trois rois sont passés sur la grand'route, à Hanoï, recevoir l'investiture des mains de l'ambassadeur de Chine. ”

Comme je lui demandais quelques détails :

“ — Mon Dieu, Père, me répondit le vieillard en souriant doucement, je vous avouerai que je ne me suis pas dérangé pour aller voir toute cette pompe ; oui, je me suis dit qu'à un chrétien qui à l'espoir de voir un jour le Roi du ciel, il importait bien peu de voir les rois de la terre ; et j'allai à la pêche ! ”

* * *

Le père Thuy avait un gendre du nom de Khuyên. Encore un des fervents de nos assemblées nocturnes sur le bord du fleuve. Une taille moyenne, de larges épaules, l'allure franche et décidée, un visage toujours souriant et resplendissant de santé faisaient de Khuyên une des personnalités les plus sympathiques de la chrétienté de Van. Comme le père Thuy et un grand nombre de ses compatriotes, il portait sur chacune de ses joues les glorieux stigmates de la persécution. En 1861 (si je ne me trompe) un édit du roi Tu Duc ordonna de graver sur la chair de ses sujets chrétiens, avec la pointe d'un couteau, d'un côté du visage leur nom et celui de leur arrondissement, de l'autre les deux caractères : *Ta Dao* (religion perverse).

Kuyên fut sur le point de cueillir la palme du martyr en 1874. Un coup de sabre sur le cou l'étendit par terre où les massacreurs le laissèrent pour mort, au milieu de 70 autres victimes. Cependant il n'était que blessé ; revenu à lui, il se jeta dans le fleuve au moment où les bandits s'approchaient de nouveau pour s'assurer si tous étaient bien morts ; il passa sur l'autre rive à la nage, sauta dans une petite barque et gagna le large. Je ne m'explique pas comment le pauvre homme put survivre à une telle blessure, large au moins de quatre doigts ; lui l'expliquait de l'air le plus naturel du monde :

“ — Grâce à Dieu, disait-il, j'ai trouvé de bonnes médecines, et la Sainte Vierge m'a guéri. ”

* * *

Un autre membre marquant de nos réunions nocturnes était “ un type à part ”. Toute la journée dans l'eau à pêcher des crabes que sa femme allait ensuite vendre au marché, il venait chaque soir à nos rendez-vous, toileté

malgré sa pauvreté, propret malgré tout un jour passé dans la boue. Il écoutait d'abord en silence ; mais, dès qu'à propos de quelque point à éclaircir, on faisait appel à sa mémoire, c'était une série d'histoires qu'on provoquait avec plaisir ; le conteur était un vrai charmeur. Dès qu'il parlait, on faisait silence et jamais il n'était interrompu que par les rires approbateurs de l'auditoire soulignant ses saillies.

Il fallait l'entendre raconter comment, un jour qu'il introduisait au Tonkin, en compagnie de deux camarades, un missionnaire caché au fond d'une barque sous un tas de fagots, ils passèrent au nez de la douane sans en recevoir la visite redoutée. Pour masquer un peu la barque contrebandière, trois ou quatre autres faisaient la navette sous un prétexte ou sous un autre. Naturellement la barque filait à toute vitesse le long de la rive opposée, sous les efforts des rameurs excités par la crainte d'être pris en flagrant délit de désobéissance aux édits royaux : il ne s'agissait de rien moins que l'exil, sinon de la mort. Le terrible passage allait être franchi quand un douanier parut sur la berge.

“ — Eh ! là-bas, les rameurs, qu'est-ce que c'est que cette barque qui file si bien ?

“ — Une barque en bois blanc, l'ami, pour te servir ! ”

Le douanier rit de la réplique, et la barque passa.

“ — Tu t'en souviens, Tuon, continua le narrateur, en se tournant vers un des assistants, tu t'en souviens, toi qui tenais déjà en mains 50 ligatures pour acheter des douaniers le droit de passer sans subir leur visite, Froussard, va ! ”

“ — Dame ! tu sais, il s'en est fallu d'un rien que nous soyons pincés.

“ — Allons donc ! comme s'il n'y avait pas au ciel un bon Dieu et une Sainte Vierge pour protéger les chrétiens. Père, voyez-vous, je le dis souvent aux païens de nos connaissances : vous autres, il faut que vous soyez plus igno-

rants que les crabes que je ramasse au fond du fleuve, pour ne pas comprendre que, s'il n'y avait pas un bon Dieu, il y a longtemps qu'il n'existerait plus un chrétien en Annam....”

Là-dessus, nouvelle histoire.

Et voilà comment nous passions nos soirées à Van Phan pendant les 7 ou 8 mois que j'y restai à étudier l'annamite. Je souhaite à tous mes lecteurs d'avoir autant de plaisir, dans leurs bonnes veillées au coin du feu, que nous en avons au clair de lune, sur le bord du fleuve, en face de l'océan qui reflétait, en les berçant dans ses flots, les étoiles du beau ciel bleu d'Annam.

* * *

Pendant mon séjour à Cua Van, je poussais de temps en temps une pointe jusqu'à Cuo Quen, où résidait un de mes confrères, dans la belle chrétienté de Manh-Son.

Encore un site enchanteur. Une large déchirure qui part du sommet de la montagne et va en s'élargissant jusqu'au bas, a fourni l'emplacement du village dont les maisons s'étagent de chaque côté. Un beau fleuve qui roule ses eaux limpides sur un lit de sable fin, baigne, avant de se jeter dans la mer, à quelques 100 mètres de là, le pied de la montagne, en même temps qu'il permet aux pêcheurs d'amener leurs barques jusqu'à l'entrée même du village.

Mon confrère de Manh-Son, qui était un artiste et avait des loisirs, dota sa chrétienté d'une belle église de style roman, dont il fut lui-même l'architecte et, pour une très large part, le maçon. Elle est située tout au haut du village, près de la maison du missionnaire, et dédiée au Cœur Immaculé de Marie. Depuis lors le pauvre cher Père nous a quittés, j'en ai le doux espoir, pour un monde meilleur. La

bonne M
tant peinc
son brave
travaillé
de Dieu n

Cette c
sante, a st
elle péricli
faudra che
ou se résig
l'autre de

Je me st
pas quelqu
dont nous
serait d'au
métier, aux
beaucoup
leur glèbe.
tientés autr
cées d'une r
mendiants !
aller cultiv
aussitôt un
colonie ; des
tera le nuo
barques cha
revenue.

Une autre
décadence de
dans cette set
times, un sixi

bonne Mère pour laquelle il avait tant travaillé, tant sué, tant peiné, a certainement assisté, au redoutable passage, son brave ouvrier. Il fait bon, à cette heure suprême, avoir travaillé pour la très sainte Vierge. Daigne l'auguste Mère de Dieu m'accorder cette grâce avant de mourir !

Cette chrétienté de Manh-Son, qui fut jadis très florissante, a subi le sort commun à tous les villages de la côte : elle périclité ; là comme ailleurs la pêche ne donne plus. Il faudra chercher pour ces pauvres gens une autre industrie ou se résigner à les voir courir six mois par an, d'un bout à l'autre de la mission, en mendiant.

Je me suis souvent demandé pourquoi on n'en dirigerait pas quelques-uns vers ces vastes plaines de Cochinchine dont nous avons déjà admiré l'étonnante fertilité ? La chose serait d'autant plus facile, ce me semble, qu'habituez, par métier, aux longs voyages, les pêcheurs se déplacent avec beaucoup moins de peine que les cultivateurs attachés à leur glèbe. Cela fait de la peine de voir de si belles chrétientés autrefois pleines de vie, l'orgueil de la mission, menacées d'une ruine complète et habitées par une population de mendiants ! Qu'une demi-douzaine de maisons se décident à aller cultiver les belles rizières du Delta Cochinchinois, et aussitôt un va-et-vient s'établira entre la *métropole* et la *colonie* ; des échanges de marchandises se feront ; on y portera le *nuocmam* et le poisson salé ; on'en ramènera des barques chargées de riz : en quelques années la vie sera revenue.

* * *

Une autre cause, plus éloignée, mais non moins réelle de décadence de Manh-Son, ce sont les massacres de 1874 qui, dans cette seule chrétienté, ne firent pas moins de 150 victimes, un sixième de la population ! On ne se relève pas en

un jour d'un pareil désastre. Pourtant j'ai l'espoir que Manh-Son redeviendra la florissante chrétienté d'autrefois, car, du haut du ciel, 150 martyrs la protègent.

* * *

Ces scènes de sauvageries furent illustrées par des actes du plus sublime héroïsme.

Lorsque les bandits arrivèrent, la plupart des hommes valides de Manh-Son étaient en mer. " L'impunité, a dit de Maistre, est canaille ; " j'ajoute qu'elle est lâche. Quelques centaines d'hommes bien décidés auraient pu opposer à ces brigands, une résistance victorieuse. Pour éviter tout désagrément, ils choisirent le moment où, seules, les femmes, avec les vieillards et les enfants, étaient à la maison. Se ruant comme des bêtes féroces sur des êtres sans défense, ils en firent en affreux carnage. D'aucuns réussirent pourtant à se sauver à travers la montagne ; d'autres moins heureux se dirigèrent du côté du fleuve, où, sur le point d'être atteints, ils sautèrent sur les barques amarrées près de la. A ce moment, des femmes, des mères, voyant qu'on en voulait moins à leur vie qu'à leur honneur, et qu'on allait leur arracher leurs petits enfants pour les élever dans le paganisme, firent sur elles-mêmes un grand signe de croix et se précipitèrent avec eux dans les flots.

Je n'ai jamais entendu cette histoire sans me rappeler ce qu'on raconte de Marguerite de Provence qu'étant à Damiette, sur le point de devenir mère de son huitième enfant, et craignant que les Sarrasins ne s'emparassent de la ville, elle s'agenouilla devant un vieux chevalier de 80 ans proposé à sa garde :

" — Par la foi que vous m'avez donnée, je vous demande, lui dit-elle, que si les Sarrasins entrent ici, vous me coupez la tête avant qu'ils me prennent. "

A
"
Il
acte:
pern
elle
maté
agir.
fem
cela
He
été p
la foi
Est
grand
aux f
avec
qu'on
(fleur
vait n
péran
cles d
messa
malgr
nombr
et le s

Ici
couter
celui-là
Rhodes
Ce f

A quoi le vieux brave répondit :

“ — J’y songeais déjà, Madame. ”

Il serait, ce me semble, puéril de vouloir justifier de tels actes. Sans doute, la théologie enseigne qu’il n’est jamais permis de se donner la mort. Je pense comme elle. Mais elle enseigne aussi que Dieu nous juge, non d’après l’acte matériel lui-même, mais d’après l’intention qui nous a fait agir. Or nous nous trouvons dans l’espèce, en présence de femmes mues par la plus grand amour pour Dieu et inspirées, cela n’est pas douteux, par l’esprit d’En-Haut.

Honneur aux chrétiennes de Manh-Son, dont l’amour a été plus fort que la mort ! Honneur aux chastes épouses, à la foi intrépide ; honneur aux mères deux fois martyres.

Est-ce pour la fraîcheur de ses sites, ou à cause de ses grandes montagnes, couvertes de forêts touffues, d’arbres aux feuillages toujours vert ; ou bien serait-ce, par analogie avec la couleur verdâtre des flots qui baignent ses côtes qu’on a donné à cette province ce joli nom de Thanh Hoa (fleur verte). Je l’ignore ; mais aucune autre couleur ne pouvait mieux lui convenir que celle qui est l’emblème de l’espérance. C’est au Thanh Hoa, en effet, qu’après seize siècles d’attente, pour la première fois, le 19 mars, en 1627, les messagers de la Bonne Nouvelle ; c’est à Thanh Hoa que, malgré la tempête en furie, atterrit, après des périls sans nombre, la petite barque qui portait la fortune de l’Annam et le salut de ses enfants.

* * *

Ici le narrateur a le devoir très doux de se taire et d’écouter le récit de cet événement mémorable, raconté par celui-là même qui en fut le héros, le R. P. Alexandre de Rhodes, de la Compagnie de Jésus.

Ce fut donc en l’an 1627, le 12 mars, jour dédié à saint

Grégoire le Grand que nous partîmes du port de Macao et fîmes voile, à la faveur d'un bon vent, qui nous donna moyen de saluer en passant le vénérable sépulchre où reposa autrefois le corps de saint François-Xavier, en l'Isle de Sanchoan (Sancian), d'où nous entrâmes en la mer d'Aïnan, tant décriée pour les tempêtes ordinaires qui tourmentent furieusement les vaisseaux, mais qui nous fut rendue calme et bonasse par la faveur des anges gardiens du Tunquin, durant les trois jours que nous en costoyâmes les grands et étendus rivages. Mais après six ou sept jours de bon vent, comme nous approchions du port, le ciel se chargeant de nuées qui menaçaient de se crever sur nous, notre navire fut attaqué sur la nuit d'un impétueux orage qui le secouait avec grand danger ; et en mesme temps parurent dans l'air, au milieu des éclairs qui le tranchaient, des spectres horribles formés par les démons, qui donnèrent bien de l'épouvante aux mariniers, jusque à ce que le matin, jour consacré à la mémoire du glorieux saint Joseph, le ciel s'étant éclairci, les spectres évanouis et les flots abaissés, nous découvrîmes un port que les Tonquinois appellent Cua Bang ; nous le voulûmes nommer le port de saint Joseph, pour y estre entrés heureusement le jour de sa feste et sous l'espérance que Dieu l'accorderait pour nourricier à l'Eglise naissante de Tunquin. Le pilote du navire étant passé dans un esquif pour sonder le port, et l'ayant trouvé bon et abordable, nous y fîmes aisément descente et rendîmes nos actions de grâce à Dieu qui nous avait heureusement conduits.

“ A peine eusmes-nous pris port qu'un grand nombre de ceux du païs qui nous avaient veu aborder, vinrent dans des barques du village voisin nous faire feste et nous interroger quelles gens nous estions, d'où nous venions, et quelles nouvelles marchandises nous portions ? Auxquels je répondis, faisant l'office d'interprète pour tous ceux de la compagnie, que c'était un vaisseau de Portugais, gens assez connus en

tout
préc
port
bite
et ha
tait
de l'
volon
la m
des y
cerne
leur
toute
ouvri
“ D
plus
et ce
ayant
estre
nom
dans
ce qu
chez e
fort re
royau
plutôt
aux A
“ Le I
est le S
nom p
leur an
rement
Seigneur
révélés.

tout l'Orient, et pour la valeur de leurs armes et pour les précieuses marchandises qu'ils y ont depuis longtemps apportées de leur país ; et qu'à cette occasion ils venaient débiter aux Tunquinois une précieuse perle qui rendrait riches et heureux ceux qui l'achèteraient ; le prix de laquelle n'était point si haut qu'il ne fust au pouvoir des plus pauvres de l'acheter : pourveu qu'ils ne manquassent point de bonne volonté. Sur quoy témoignant de grands désirs d'en avoir la montre, je leur fis entendre qu'elle ne pourrait être veüe des yeux du corps, mais bien de ceux de l'esprit qui sait discerner le vray d'avec le faux ; et en un mot qu'on venait leur enseigner la vraye Loy, dont le prix surpassait celui de toutes les marchandises de l'Inde et qui pourrait seule leur ouvrir le chemin à la vraye et éternelle félicité.

“ Donc ayant ouï parler de Loy, ils se rendirent d'autant plus curieux de sçavoir de moi quelle était cette vraye Loy et ce vrai chemin que nous voulions leur monstrier. Sur quoy, ayant sujet de les entretenir du souverain principe de toute estre créé, je me résolus dès lors de le leur annoncer sous le nom de Seigneur du ciel et de la Terre, ne trouvant point dans leur langue de nom propre pour signifier Dieu ; car ce qu'ils nomment communément Phât ou But, ne signifie chez eux qu'une idole. Mais sachant que le culte des idoles est fort ravalé d'estime parmi les principaux et les docteurs du royaume, je ne cru pas devoir appeler Dieu de ce nom, mais plutôt de celui dont l'apôtre saint Paul l'appela preschant aux Atheniens qui avaient dressé un autel au Dieu inconnu. “ Le Dieu, leur disait-il, que vous adorez sans le connaître, est le Seigneur du ciel et de la terre. ” Ce fut donc sous ce nom plein de majesté aux yeux même des payens, que je leur annonçay d'abord que la vraye Loy consistait premièrement et principalement à rendre nos légitimes devoirs au Seigneur du Ciel et de la Terre, par les moïens qu'il avait révélés. Ce que leur ayant déclaré autant que je les creu

capables de le comprendre, et 2 des principaux auditeurs en ayant été touchés, après quelques jours durant lesquels ils furent plus amplement instruits sur les poincts de notre créance, ils reçurent le baptême avec leurs familles, au premier desquels nous donames le nom de Joseph, à l'honneur du Saint Epoux de la Vierge, à la fête de qui nous abordames au port ; et à l'autre celuy d'Ignace, Patriache de notre Compagnie.

“ Ayant coupé dans une prochaine forest la plus haute fuste d'arbres que nous peumes treuver, et en ayant formé une croix, nous allasmes, tout ceux que nous étions de chrétiens vieux et nouveaux, la porter sur nos épaules le jour du grand Vendredy sur la plus haute croupe de cette montagne, où après les bénédictions ordinaires, nous la dressames comme le glorieux trophée de toutes les puissances de l'enfer et luy rendismes nos plus humbls et religieuses adorations ”.

Il y a, de cela, tout près de trois cents ans. Depuis lors, la haine et l'amour semblent s'être donné rendez-vous au pied de cette modeste croix de bois élevée là par un humble missionnaire, en l'an de grâce 1627, la haine pour l'abattre, l'amour pour la relever. Après trois siècles d'une lutte incessante, l'amour triomphe aujourd'hui et jamais le divin emblème ne parut plus ferme ni plus rayonnant. Pour longtemps ? je ne sais ; mais j'affirme que, si la haine parvient à l'abattre encore, l'amour la relèvera toujours, toujours, et que finalement la victoire lui restera. L'histoire du passé garantit l'avenir. Ecoutez.

En ce temps-là la haine était assise sur un trône d'or, elle ceignait son front d'une couronne d'or et portait un sceptre d'or à la main. Cent mille soldats étaient à ses pieds prêts à obéir à ses moindres ordres : les archers aux regards d'aigles, et les cavaliers également habiles à manier la lance et à brandir le javelot. Il y avait aussi les bourreaux cruels

et lâches,
et leurs le
Or l'am
L'amour e
au pied d
pas ; il bé
qui le per
sur une jo
tilaient se
sait, puis,
souffrir, m
Et il en
Et comm
révait, plu
innocente
guerrier et
haine fut t
plus brill
sang chréti
Puissent
leur tient,
et comman
gne qui lui

Vou
Vou
Vou
Vou

Ils ne sc
souffrent, et
leur c^ol'emin
les attend !

et lâches, avec leurs sabres et leurs coutelas, leurs tenailles et leurs lacets.

Or l'amour n'avait ni soldats, ni armes, ni défenseurs. L'amour était seul, tout seul avec ses larmes et ses prières, au pied de la croix. A ceux qui l'insultaient, il ne répondait pas ; il bénissait ceux qui le maudissaient et priait pour ceux qui le persécutaient. Et quand les bourreaux le frappaient sur une joue, il tendait l'autre, avec un sourire. Et s'ils mutilaient ses membres, s'ils lui donnaient la mort, il s'affaisait, puis, comme le phénix, renaissait de ses cendres pour souffrir, mourir, puis renaître encore.

Et il en alla ainsi pendant 200 ans ?

Et comme la haine n'était pas encore assouvie et qu'elle rêvait, plus terrible que jamais, d'anéantir, cette fois, son innocente victime, l'amour se releva. Il avait les traits d'un guerrier et portait les couleurs de la France. D'un coup, la haine fut terrassée ; et l'amour vainqueur redressa la Croix plus brillante que jamais, sous la double teinte rosée du sang chrétien d'Annam et du sang chrétien de France.

Puissent les Annamites entendre enfin le langage qu'elle leur tient, la belle Croix qui domine le port de Cua Bang et commande au Tonkin tout entier, du haut de la montagne qui lui sert à la fois de base et de piédestal :

Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure,
Vous qui souffrez, venez à Lui, car il guérit,
Vous qui tremblez, venez à Lui, car il sourit,
Vous qui passez, venez à Lui, car il demeure.

VICTOR HUGO.

Ils ne sont pas rares, en Annam, ceux qui pleurent, qui souffrent, et qui tremblent ; mais, hélas ! combien passent leur chemin sans souci de Celui qui demeure, les appelle et les attend !

(A suivre).

CHINE

L'APOSTOLAT AU SU-TCHUEN

Or nous communiquons la lettre suivante écrite par Mgr Chatagnon. Nous nous empressons de la publier dans les *Annales*, car elle donne sur l'état d'âme des Chinois, sur les craintes de l'avenir et sur les triomphes de l'apostolat, à la veille peut-être d'événements sanglants, des renseignements du plus haut intérêt. Puissent les vœux par lesquels le vénérable vicaire apostolique termine sa lettre se réaliser bientôt ! Puisse Dieu prendre en pitié la nation qui, par sa charité séculaire, a été si longtemps l'instrument de ses desseins !

Lettre de Mgr Marc Chatagnon, des Missions étrangères de Paris, vicaire apostolique du Su-Tchuen méridional

Sui-foù, 22 janvier 1905

DANS les temps mauvais où nous vivons, on a besoin de se sentir les coudes. C'est pourquoi bientôt je vais réunir mes missionnaires.

D'abord, il faut me rendre à Kiàtin-foù, le centre géographique de notre Mission. J'en ai pour une semaine

à remonter dans un sampan la rivière Min qui se jette dans le Fleuve Bleu, à Sui-foù. Il ne faudra que deux jours pour redescendre. Sans parler des périls de la navigation sur ces cours d'eau encore sauvages, il y a la fatigue. Un de mes confrères, M. Pontvianne, qui revenait de France, comme moi il y a deux ans, vient de faire naufrage dans un rapide, et s'en est tiré à grand'peine. Mais on s'habitue aux dangers ; il n'y a que la fatigue à laquelle je ne puis plus m'habituer.

Les voyages tels qu'on les fait en Chine me deviennent pénibles. Ah ! si nous avions des chemins de fer ou des bateaux à vapeur ! Les chemins de fer viendront quand je ne y serai plus ; mais pour les bateaux à vapeur il n'y faut plus songer. Le haut Fleuve Bleu est indomptable. Quelques petites canonnières à vapeur, par des tours de force impossibles, sont parvenues à franchir les rapides ; mais, de là à un service régulier de transports, il y a encore loin. Nous en avons donc pour longtemps à courir le danger des fleuves. L'hiver est la saison la plus désagréable et la plus périlleuse pour la navigation, parce que ces fleuves, grands comme une mer en été, sont presque à sec en hiver. Tantôt on roule sur des cailloux, tantôt on heurte des rochers à fleur d'eau.

Je profite des fêtes du nouvel an (4 février), pendant lesquelles tout chôme au moins quinze jours en Chine, pour réunir les missionnaires européens ; le tour des prêtres chinois viendra plus tard. Et puis cette année, il faut se hâter. Qui sait ce que nous réserve 1905 ? Aurons-nous la possibilité de nous réunir plus tard ? Nous devons être quarante-cinq missionnaires ; mais il en manquera bien quelques-uns retenus par la maladie ou les affaires. On fait la retraite annuelle, on élabore les plans de campagne pour la nouvelle année, on distribue les munitions, c'est-à-dire les allocations de la Propagation de la Foi et de la Sainte-

Enfance ; et chacun retourne à son poste, le moral et le physique remontés pour un an. Le tout est l'affaire de dix à quinze jours.

* * *

J'ai dit qu'il fallait se hâter. En effet, ça commence à chauffer terriblement. On regarde de tous côtés pour voir où l'incendie va éclater. Les Japonais, furieux de n'avoir pu encore en finir avec les Russes, excitent de tout leur pouvoir nos Chinois à venir à la rescousse. Or, on peut être sûr que, si les Chinois s'en mêlent, ils n'y regarderont pas de si près, et ne distingueront pas entre Russes, Anglais et Français. Ils sacrifieront même par-dessus le marché leurs compatriotes, les chrétiens indigènes. Le pillage, l'incendie et les massacres recommenceront. La peste des Boxeurs qui n'a jamais été éteinte sévira plus forte qu'en 1900.

Nous avons tous les signes précurseurs de l'orage : les pamphlets, les proclamations incendiaires pleuvent de tous côtés. Les symptômes de la " fièvre jaune ", qui constitue le péril jaune, sont évidents. Les Japonais qui sillonnent la Chine en tous sens, les étudiants chinois qui reviennent du Japon, ne contribuent pas peu à la propager. Notre province reculée n'est pas à l'abri de la contagion.

Tout récemment, à deux jours d'ici, un de mes plus anciens missionnaires a failli succomber à une attaque pareille à celle où périt, l'an dernier, Mgr Théotime, évêque du Hou-pé. Il n'a échappé que grâce à un bonze qui dénonça le complot. Les conjurés s'étaient réunis chez lui sans sa permission. Une pagode bien située à l'écart, au sommet d'une colline touffue et à proximité de la résidence du missionnaire, leur avait paru un lieu favorable pour préparer un coup de main. Le bonze, effrayé des con-

séquences que l'affaire pourrait avoir pour lui et sa pagode, avertit secrètement les mandarins, qui saisirent, ou dispersèrent les conjurés. Mais d'autres sont prêts pour une nouvelle tentative et ce n'est qu'une affaire remise.

Vous devez croire que ces temps de troubles ne sont pas favorables à la prédication de l'Évangile. Eh bien, il n'en est rien, et jamais nous n'avons eu tant de conversions. Il semble que tous les fléaux depuis dix ans s'abattent sur la Chine. La peste en quelques provinces, en d'autres la famine, la guerre civile et étrangère, avec tous les maux qui l'accompagnent, commencent à tirer nos Chinois de leur léthargie et à leur ouvrir les yeux. Dieu qui veut le salut de tous, ne se contente pas d'inviter les hommes au banquet de l'Évangile, il les attire, il les pousse, il les force à entrer par tous les moyens. Or, rien n'est plus efficace, pour obliger les gens à s'occuper de l'autre vie, que de les dégoûter de celle-ci. Les misères de ce monde réussissent mieux que tous les sermons à nous en détacher. Voilà sans doute pourquoi il y en a tant ! Aussi ne sommes-nous pas difficiles pour accueillir les païens qui viennent à nous, et n'exigeons-nous pas toujours des motifs bien surnaturels, pourvu que ce soit des motifs avouables. Or, la souffrance, la "bonne souffrance", comme l'appelle un célèbre académicien, est un des motifs les plus puissants et les plus respectables.

Mais il faut aussi la grâce de Dieu, sans laquelle tous les fléaux, loin de convertir, endurcissent au contraire. Nos Chinois, quoique rebelles jusqu'ici à la prédication de l'Évangile, n'ont pas abusé de la grâce de Dieu comme les apostats d'Europe. C'est pourquoi Dieu semble répandre sur eux des grâces de conversion plus abondantes et plus puissantes. Tous mes missionnaires me réclament des ouvriers apostoliques pour partager leurs travaux, au moins des catéchistes pour distribuer le pain de la parole aux

foules qui se pressent à la porte de l'église. Elles viennent de tous côtés, des endroits les plus reculés, où jamais aucun missionnaire n'a pénétré, ni aucun prédicateur ne s'est fait entendre. Car vous pouvez bien vous imaginer ce qu'ont pu faire 30 ou 40 missionnaires dans un pays plus grand que la France, et peuplé de 20 millions d'habitants. Ils ont commencé par s'établir dans les grandes villes, dans les principaux centres de population. Maintenant il faut aller partout, et pénétrer dans les montagnes, dans les endroits les plus reculés. C'est de ces terres incultes et restées vierges de toutes les mauvaises semences, qui étouffent ordinairement le bon grain, que surgissent maintenant les plus belles moissons.

* * *

Mon pro-vicaire le P. Moutot revient en ce moment d'une expédition à Loui-po, sur la rive gauche du Fleuve Bleu, à plus de 50 lieues à l'ouest de Sui-fou. Il aurait voulu aller plus loin et pénétrer jusque chez les Lolos, mais ils étaient occupés à fêter leur nouvelle année qui est en avance sur celle des Chinois et ils n'avaient pas le temps de le recevoir.

La région qu'il a parcourue est un pays de montagnes entièrement neuf. Les Chinois, qui l'ont envahi en refoulant les Lolos, ont commencé par s'établir sur les bords du grand fleuve, qui n'est plus navigable que par endroits à cause des rapides. De là peu à peu ils gagnent les vallées, s'emparent de tout ce qui est cultivable dans les montagnes, resserrant de plus en plus les Lolos.

C'est dans ces pays perdus, où ils vivent comme des sauvages, que le P. Moutot est allé les poursuivre. Et il revient enchanté de l'accueil qui lui a été fait partout. Il n'avait

qu'à paraître pour attirer toutes ces brebis errantes au bercail du divin Pasteur. Les vices de la civilisation chinoise n'ont pas encore pénétré dans ces régions, et la prédication de l'Évangile ne trouve pas là tous les préjugés et les obstacles qu'elle rencontre dans les villes. Seulement la vie est dure. Il faut vivre dans les montagnes de la vie des montagnards, manger le maïs ou le sarrasin, boire l'eau du torrent, coucher dans des taudis sales et enfumés avec les animaux domestiques et la vermine. Et, malgré ce régime peu fortifiant, il faut travailler comme quatre, voyager à pied par des "chemins de renards", comme disent les Chinois, allant de hameaux en hameaux, de familles en familles. Si l'on s'arrête un peu, ce n'est pas pour se reposer mais pour administrer les sacrements, prêcher tout le jour et toute la nuit à des gens insatiables de vous entendre, et qui ne se fatiguent jamais, changeant tous les jours. Un jeune et vigoureux missionnaire ne saurait y tenir longtemps ; aussi mon pro-vicaire qui a 60 ans, et se trouve en outre chargé de la plus forte paroisse de Sui-foù, m'est revenu pâle et exténué, d'une mission pareille, qui a duré 40 jours. Son zèle pour le salut des âmes a seul pu le soutenir, tandis que l'avidité de ces pauvres gens pour la doctrine chrétienne le stimulait sans cesse.

Il a surtout enregistré une foule de catéchumènes. Ces catéchumènes ne sont pas baptisés et il faut du travail pour en faire des chrétiens, beaucoup moins cependant que chez les Lolos. Ces derniers aussi sont faciles à convertir, mais ils sont moins intelligents. Ils ont moins d'étoffe comme on dit, pas de consistance ni de solidité. Comme des enfants ils tournent à tous les vents. Comparé au Chinois, le Lolo est une race inférieure destinée à disparaître, comme elle a déjà disparu d'une grande partie de la province qu'elle habitait autrefois. Pour ces raisons et à cause du manque de personnel, nous avons un peu négligé les

Lolos, pour nous occuper surtout des Chinois, la race dominante. Cependant, parce que Dieu veut le salut de tous, un missionnaire, le P. Martin, est établi au milieu des Lolos pour les évangéliser.

*
* *

Vous pouvez voir, d'après ce qui précède, qu'il y a encore de riches moissons à faire au Su-tchuen méridional. Dieu veuille nous en accorder le temps et les moyens ! Pour cela, il nous faut la paix et des ressources en hommes et en argent. La France nous les a fournies jusqu'à présent, presque exclusivement. Mais elle s'épuise dans la guerre acharnée qui sévit chez elle contre la religion, et si cette guerre se prolonge, ne sera-t-elle pas ruinée ?

Vis

L

com
c'est
des c
des p
gers,
prix
caisse

Je
fait q
encha
ment
toitur
nues.

VICTORIA NIANZA SEPTENTRIONAL

Visite à l'hôpital des Dormeurs de Kisoubi

ET A SAINTE-MARIE DE ROUBAGA

Lettre du R. P. Delévaux, des Pères Blancs

LE 8 septembre 1904, nous quitions la procure d'Entebbé, pour nous rendre à Kisoubi, où Mgr Streicher nous avait devancés. Nous nous dirigeons vers le port, pour y prendre nos bagages, je devrais dire, comme César, nos *impedimenta*; car, ici plus qu'ailleurs, c'est une question très embarrassante que celle du transport des colis. Pas le plus rudimentaire véhicule; il faut enrôler des porteurs, et à Entebbé, à cause de l'affluence des étrangers, il n'est pas facile de trouver des Noirs qui, pour un prix raisonnable, consentiront à charger, sur leur tête, des caisses de 30 à 35 kilogrammes.

Je ne vous décrirai pas la ville d'Entebbé, nous n'avons fait que la traverser à la hâte et, d'ailleurs, à part son site enchanteur, elle n'a rien qui mérite l'attention. Pas de monuments; de petites maisons flanquées de vérandas avec une toiture en zinc qui s'alignent des deux côtés de larges avenues. Elles sont séparées les unes des autres par d'assez

beaux jardins. A côté du centre européen, l'élément indigène habite une agglomération compacte de huttes coniques, qui rappellent assez bien ces ruches de paille où les paysans de l'Est de la France abritent leurs abeilles.

En quittant Entebbé, nous cheminons sur une large route, bien entretenue, qui se déroule au loin à nos yeux. Trois d'entre nous ont une monture. L'une d'elles, une ânesse, est suivie de son ânon, hirsute, tout crotté, dont les folles gambades attirent l'attention des nombreux Bagandas que nous croisons ; presque tous s'arrêtent pour regarder à leur aise et rire aux éclats.

Nous traversons, pour la première fois, une forêt équatoriale. Avec quel plaisir nous contempons ces grands palmiers qui se balancent au souffle de la brise ; ces arbres géants du haut desquels retombent, en fouillis inextricables, d'innombrables lianes qu'on prendrait pour des enlacements de serpents ; ces oiseaux de toutes formes, de tous plumages, qui passent au-dessus de nos têtes, déchirant l'air de cris inconnus jusqu'ici à nos oreilles. Puis nous nous engageons dans des fourrés de hautes herbes d'où l'on voit s'élever, çà et là, ces pyramides rougeâtres, percées de trous, qu'habitent les fourmis blanches. Parfois aussi nous distinguons, à demi cachées dans les bananeraies, quelques huttes de Noirs.

Mais ce qui nous intéresse le plus, ce sont les nombreux chrétiens que nous rencontrons. Nous les reconnaissons au chapelet et au scapulaire qu'ils portent ostensiblement sur leur poitrine. Agenouillés ou très profondément inclinés, le visage rayonnant, ils nous adressent les salutations d'usage, auxquelles nous répondons de notre mieux.

* * *

Nous marchions depuis deux heures, quand nous atteignons la mission de Kisoubi. Nos confrères sont là qui nous attendent. Avant de nous jeter dans leurs bras, il nous faut passer entre deux haies vivantes. Alors s'élève une acclamation formidable ; les femmes, tapotant de leurs mains sur leurs bouches, font entendre les *youyou* si connus en Afrique. Précédés et suivis de cette marée humaine, nous suivons la route ombragée qui aboutit à l'église. Nous y entrons. Cette vaste bâtisse en briques, avec sa toiture reposant sur des colonnes, nous paraît une merveille. C'était l'heure du salut ; la foule s'engouffre dans la nef. Quand le prêtre ouvre le tabernacle, nous entendons monter du milieu de cette assistance recueillie, un chant qui, sans doute, pouvait choquer mes oreilles trop européennes, mais qui émeut profondément mon cœur.

La colline de Kisoubi s'élève gracieuse au fond d'une baie du grand lac Victoria. Les verdoyantes bananeraies s'y détachent sur la masse sombre d'une belle forêt, peuplée de singes. C'est là, dans ce merveilleux décor, qu'avait été installé le petit-séminaire de la mission. Mais la mystérieuse et terrible maladie du sommeil vint fondre sur Kisoubi et ses alentours, et l'on fut contraint d'évacuer l'établissement. Professeurs et élèves prirent leur bâton de voyage et, après plusieurs jours de marche à travers collines, vallées et marais, allèrent s'installer sur une autre colline, dans la catholique province du Bouddou, près du poste de Villa Maria. Aujourd'hui, sur Kisoubi, naguère si animé, si gai, plane comme un nuage de tristesse et de mort.

Le petit-séminaire s'est transformé en hôpital. Quand nous y arrivons, 93 victimes du fléau s'y étaient réfugiées. Nos chrétiens y sont le petit nombre ; hérétiques, musulmans, païens, repoussés de leurs coreligionnaires, se sont vus contraints de recourir à la charité catholique. Ces malheureux sont pour leurs compatriotes, pour leurs parents

même, un objet d'horreur. Seuls les missionnaires et quelques courageux catéchistes, aidés de chrétiennes dévouées, se sont mis au service de ces délaissés. Pour tous, c'est un ministère bien méritoire ; pour les indigènes, c'est le sacrifice de leur vie.

* * *

Dès le lendemain de notre arrivée, accompagnés des deux Pères de la station, nous allons voir les *Bamungota* (dormeurs). Nous dirigeons d'abord nos pas vers le quartier réservé à ceux qui souffrent des premières atteintes du mal. Une grande bâtisse en torchis leur sert d'abri provisoire. Presque tous sont dehors, couchés çà et là, à l'ombre des bananiers. Beaucoup se lèvent à notre approche pour nous saluer. Quelques-uns ne semblent pas malades ; d'autres ont le corps tout enflé et le visage bouffi ; leur air hébété et de grosses tumeurs au cou sont les symptômes infaillibles du mal mystérieux qui les conduira, par une lente agonie, à une mort inévitable. La plupart sont dans un état de marasme qui fait mal à voir ; leur maigreur, leur physionomie éteinte, témoignent d'une consommation rapide.

Continuant notre route à travers les bananeraies dont la souriante verdure contraste cruellement avec les visions de mort qui hantent ces lieux, nous débouchons sur une clairière où se dressent quelques paillotes : c'est là que l'on relègue ceux que la maladie a minés plus profondément. On ne peut pas dire que c'est le quartier des incurables, car, pas plus que ceux-ci, les premiers n'échappent à la mort : épis un peu plus, un peu moins mûrs, mais tous destinés, à bref délai, au tranchant de la faucille. Chaque hutte cache un de ces malheureux. Nous pénétrons sous ces abris misérables et ce que nous voyons ne se peut dé-

crie
sur
luis
sion
essay
mots
c'est
pour
il se
le dé
et sa
Ne
pirer
confr
roïqu
pense
mour
hérété

Le
tions
Monse
des ép
l'Ouga
tienne
Apr
miers
che qu
nous en
de la r
lesquel

crire. Ici, c'est une jeune femme étendue sans mouvement sur une grossière étoffe d'écorce d'arbre ; sa peau sèche et luisante ressemble à du vieux cuir usé. A la voix du missionnaire, la malheureuse soulève un peu la tête ; ses yeux essayent de regarder, ses lèvres laissent échapper quelques mots inarticulés, puis elle retombe lourdement. Ailleurs, c'est un pauvre fou auquel il a fallu entraver les pieds, pour l'empêcher de fuir. Quand nous arrivons près de lui, il se prend à pleurer comme un enfant, nous suppliant de le détacher ; puis, sans transition, il part d'un éclat de rire et saisit une flute grossière dont il tire une mélodie étrange.

Nous nous arrachons à ce pénible spectacle et allons respirer un air moins infecté. Il serait superflu de louer nos confrères et ceux qui les secondent dans ce ministère d'héroïque dévouement. Je dirai seulement que Dieu les récompense dès ici-bas, en leur procurant la consolation de voir mourir enfants de Dieu ceux qui étaient entrés à l'hôpital hérétiques, musulmans ou païens.

* * *

Le samedi, 10 septembre, dans l'après-midi, nous quittons Kisoubi pour nous rendre à Sainte-Marie de Roubaga. Monseigneur voulait que nous connussions ce poste, théâtre des épreuves et des triomphes des premiers apôtres de l'Ouganda, et l'un des centres de mission où la vie chrétienne s'est le plus merveilleusement développé.

Après avoir traversé une forêt, remarquable par ses palmiers au tronc svelte et sans proportion avec le large panache qui les couronne à vingt mètres au-dessus du sol, nous nous engageons dans la brousse. Ce sont, des deux côtés de la route, de hautes herbes et de superbes roseaux dans lesquels la brise faisait courir un bruissement mélancolique.

Çà et là, on voit émerger un arbuste épineux, un massif de cactus candélabres, une touffe de palmiers rabougris. Nous cheminons allègrement, gravissant et descendant les ondulations du terrain. Enfin, vers 4 heures, nous distinguons la colline de Roubaga. Peu après, sur la route aux reflets rougeâtres, des formes blanches se dessinent : ce sont des chrétiens qui courent à notre rencontre pour être les premiers à nous saluer. Les voici près de nous. Sur leur visage d'ébène, la joie s'épanouit en un bon sourire. Salutations et félicitations se succèdent sans interruption : "*Otyano, Sebo?* (comment es-tu Père?)... *Ruliba arubo* (je te félicite d'avoir échappé aux dangers du chemin)". Et comme nous venons d'Europe, un bon nombre ajoutent : "*Ruliba nyanja* (je te félicite d'avoir passé la mer)".

Leur répertoire épuisé, ils repartent en toute vitesse dans la direction de Roubaga. D'autres les remplacent, non moins prodigues de souhaits de bienvenue ; et jusqu'à notre arrivée au pied de la colline, c'est un chassé-croisé ininterrompu. Enfin, le Père Moullec, entouré de chrétiens, nous apparaît comme un vénérable patriarche. Je puis bien l'appeler patriarche, car une "barbe fleurie" est chose si rare chez les missionnaires de l'Equateur ! Même ovation, plus enthousiaste encore qu'à notre arrivée à Kisoubi. Nous gagnons la résidence des missionnaires, pressé par un flot mouvant d'hommes, de femmes et d'enfants, qui poussent des cris de joie et se bousculent pour être plus près des nouveaux arrivants.

Enfin nous voici sur la vaste esplanade qui s'étend devant l'église. Nous nous arrêtons quelques instants pour respirer et admirer les riantes collines qui s'élèvent dans toutes les directions autour de celle de Roubaga. Sur leurs flancs, l'œil ne découvre que des plantations de bananiers où se cache une population nombreuse, catholique, protestante, payenne ou musulmane ; car, ici plus qu'ailleurs, l'er-

reur
nes, c
la m
Meng
royal
No
de cr
pose
cuites
devan
mes d
depu

Le l
pour r
de co
tiens c
Les p
munio
l'assist
foule é
presqu
Quant
lieu sa
faite a
autour
les rob
gène re
liturgie
train n
Notre-s
tendre

reur et la vérité se disputent les âmes. Sur une des collines, on nous montre le temple protestant ; sur une autre, la mosquée. Moins élevée que les autres, la colline de Mengo a l'honneur de porter sur sa crête la résidence royale.

Nous pénétrons dans la vaste église catholique en forme de croix latine, dont la toiture intérieure en roseaux repose sur une double rangée de massives colonnes en briques cuites. Ce n'est pas sans une vive émotion que, prosternés devant le tabernacle, nous remercions le Sauveur des hommes des merveilles que sa grâce opère sur ce coin de terre depuis vingt-cinq ans.

* * *

Le lendemain, fête du Saint Nom de Marie, devait être pour nous une journée inoubliable. Le matin, à la messe de communion, nous apercevons de longues files de chrétiens qui viennent prendre part au banquet eucharistique. Les prières de la messe, les actes préparatoires à la communion et ceux de l'action de grâce, sont récités par toute l'assistance. Lorsque vint l'heure de la grand'messe, une foule énorme remplissait la vaste nef. Les hommes portent presque tous une ample robe blanche à manches courtes. Quant aux femmes, il est exigé qu'elles viennent dans le lieu saint, vêtues du traditionnel *lugugo*, étoffe rougeâtre faite avec l'écorce d'un arbre frappée au maillet. Roulée autour du corps, la pièce de *lugugo* leur sied mieux que les robes européennes. Il est à désirer que ce costume indigène reste toujours celui de nos chrétiennes. Les chants liturgiques sont exécutés par tout le peuple avec un entrain merveilleux. On chante aussi plusieurs cantiques à Notre-Seigneur et à la Vierge, en langue du pays ; à entendre ces airs de notre France chantés par ces trois ou

quatre mille voix, je me crois transporté aux pieds de la Madone de Lourdes, aux jours bénis du pèlerinage national.

Après la grand'messe, le protocole veut que nous nous donnions en spectacle au public. Nous montons à une sorte de balcon qui longe la chambre de Monseigneur et fait face à l'esplanade. A notre vue, une clameur immense s'élève de cette foule enthousiaste. Après cet hosanna, nous redescendons pour aller saluer les chefs. Il nous faut de nouveau traverser cette foule humaine. Le R. P. Moule ouvre le sillon.

Nous le suivons tant bien que mal, au milieu de l'inévitable poussée et de cris de joie assourdissants. M'étant avisé de tendre la main à un petit vieux qui se trouvait sur mon passage, mal m'en prit : vingt, trente, cinquante mains se tendent à la fois et c'est miracle que j'aie pu m'arracher de là. Nous finissons cependant par arriver dans la salle où les chefs nous attendent. Ce sont des autorités de tout rang, depuis les simples chefs de villages jusqu'au grand ministre de la justice qui tient le second rang parmi les régents du jeune roi Daoudi. Le cérémonial est on ne peut moins compliqué : ces messieurs sont assis à terre sur des nattes ; nous les saluons par les formules ordinaires, et le Père s'entretient quelques instants avec eux.

* * *

Toute la matinée, les chrétiens remplissent la cour de la station, attendant qu'il leur soit possible de pénétrer dans les chambres des missionnaires. Quand leur tour est venu, ils entrent, se mettent d'abord à genoux pour saluer, puis s'assoient sans plus de façon. Ils restent là des heures, les yeux braqués sur le Père, qui cause familièrement avec eux. Quelques-uns apportent des petits cadeaux. C'est peu de

chose, une canne à sucre, quelques œufs, quelques grains de café enveloppés avec art dans un morceau d'écorce de bananier ; mais ces bons Noirs sont si contents de faire plaisir au Père ! Un moment, je me trouve seul avec une trentaine de ces visiteurs ; je devrais dire visiteuses, car les deux tiers au moins sont des femmes. Que raconter à ces dames ? Je ne sais pas encore un mot de leur langue. Me laisser regarder, sans rien dire, sans sourciller ? Très bien, mais à moins d'être une statue, on se lasse vite d'une semblable situation. J'avise un chrétien, un catéchiste, sans doute, qui tenait dans sa main un recueil de cantiques. Je fais un geste qui est aussitôt compris et, livre en main, j'entonne un cantique sur l'air "*Le fils du Roi de gloire*". Mes visiteuses continuent et nous chantons ainsi pendant une heure. Sûrement, j'écorche bon nombre de mots ; mais, enfin, j'étais sorti d'une position embarrassante avec les honneurs de la guerre !

Ces visites de nos chrétiens se prolongent jusqu'à midi, et j'apprends qu'il en est ainsi tous les jours.

On pourrait croire que c'est du temps perdu. Loin de là : ces réceptions sont pour le missionnaire une occasion d'entrer en contact avec ces gens simples, expansifs, qui ne peuvent se lasser de voir et d'entendre le représentant de Dieu. Parfois ces visites ont un caractère plus sérieux : ce sont des procès de toute nature que le Père doit instruire et trancher.

* * *

Le lendemain on décide que nous irons voir le roi. Vers 9 heures, nous descendons la colline, conduits par le P. Moullec qui devait nous présenter. Bientôt nous arrivons devant la grande palissade royale. Nous la franchissons sans cérémonie, puis une seconde, une troisième. Enfin, nous atteignons la quatrième et dernière palissade, en tout

semblable aux précédentes ; là, il faut attendre qu'on soit appelé. Nous attendons quelques minutes, pendant lesquelles un danseur se charge de nous distraire. Tantôt il tournoie sur lui-même frappant le sol de son talon, tantôt il se livre à des sauts cadencés au bruit sauvage des coquillages et des ferrailles dont il a le corps tout couvert.

Un Noir fait enfin glisser la porte de roseaux et nous nous trouvons devant une modeste bâtisse en briques, avec une toiture de zinc : c'est le Louvre ! Nous traversons un minuscule parterre, récemment dessiné, et nous voilà sous la véranda, en présence de Sa Majesté Daoudi, seigneur de toutes les provinces de l'Ouganda. Le jeune roi est assis devant une table ; il se lève et nous tend la main avec beaucoup de grâce. Nous lui adressons les salutations d'usage et nous prenons place sur des sièges. Sept ou huit serviteurs sont là, accroupis sur des nattes. Le R. P. Moullec s'entretient avec eux.

Pendant ce temps, du coin de l'œil, je dévisage le roi.

Daoudi est un enfant de huit à neuf ans. Il a des traits fins et d'une parfaite régularité, un teint plutôt marron et deux grands yeux noirs très brillants. Il porte une robe bordée d'or et tient une longue canne à la main.

Ce roi mignon semble pressé de retourner à ses jouets, qu'on voit alignés sur une table dans une chambre voisine.